

Charline88

Les premiers pas



Le jardin d'Aphrodite



Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Charline88

Les premiers pas



© Le jardin d'Aphrodite - Octobre 2018

Sommaire

Hippolyte	3
Le dressage	25
L'amour vache	47

Hippolyte

Pour une brillante idée, c'en était une lumineuse. Désœuvrement, solitude, quels mots employer pour trouver une raison à cette idiotie ? Toujours est-il que j'étais prise à mon propre piège. Il allait venir et je ne savais pourtant rien de ce type. Enfin si, un peu quand même. La première chose, c'est qu'il écrivait bien, qu'il semblait être honnête et que sur sa photo – s'il ne l'avait pas trafiquée – il paraissait plutôt mignon.

Deux semaines plus tôt, un soir de trop grande solitude, l'envie subite de parler m'avait fait entrer sur un site internet dédié à ce genre de partage. Au bout de quelques minutes, après une série de messages venus de mecs aussi lourds qu'un ciel d'orage, il était apparu avec ses mots bien trouvés. Nos échanges avaient débuté poliment, courtoisement, et je l'avoue volontiers, ce gars m'avait intriguée. Puis de fil en aiguille, il m'avait donné son adresse de messagerie ; j'en avais fait autant. Depuis, nous échangeons quelques messages quotidiens, sans malice. Puis il y avait eu... hier soir !

Bêtement, une fois de plus sous les affres de cet isolement pesant, je m'étais laissé embobiner et finalement inviter pour une sortie restaurant ce soir. Comme une crétine, j'avais donné mon adresse, et l'heure fatidique, déterminée ensemble, approchait alors que mon inquiétude grandissait en même temps. Je ne savais même pas ce que j'allais lui dire, ni même comment j'allais me vêtir. Non mais, quelle bécasse que de m'être ainsi laissé tenter par une soirée moins solitaire ! La douche, pourtant un moment que j'adorais

habituellement, n'arrivait pas à me donner le courage qui pour l'heure me faisait défaut.



J'ai trente-deux ans, et mon dernier mec n'a fait qu'un bref passage dans ma vie. Son seul but, c'était d'avoir un toit pour y coller ses affaires. Bien entendu, les deux premières semaines nous avons fait l'amour à longueur de nuits. Il ne s'embarrassait guère de préjugés, et dès qu'il avait joui il se tournait de son côté, face au mur sans autre forme de procès. Pas de tendresse intempestive ; il ne se préoccupait guère de savoir si moi aussi j'avais pris mon pied. J'ai mis cela sur le compte d'une trop grande attente de ma part et je pensais vraiment que nous pourrions améliorer ces petits détails en avançant dans notre relation.

J'ai seulement déchanté au bout de la troisième semaine alors que passant près de chez moi – enfin, ce « chez-nous » depuis l'arrivée d'Arnaud dans mon appartement – j'étais remontée à l'improviste. La rousse qui gueulait comme une truie que l'on égorge m'a vite renseignée sur les activités diurnes de mon nouveau compagnon. Comprenant brutalement le pourquoi de ces soudaines baisses d'attentions nocturnes envers moi, j'ai donc dans un élan de colère ouvert en grand la fenêtre de ma chambre : les affaires masculines stockées dans mon armoire ont appris cet après-midi-là à planer du deuxième étage vers la cour où sa jolie moto trônait.

C'est donc en caleçon et ultra rapidement qu'il a quitté ma vie sans que j'en éprouve autre chose que le dégoût de la déception. Celle d'abord d'avoir été si conne, celle d'avoir été trahie de cette manière également. Quant à la rousse aux cris perçants, je ne lui en voulais pas plus que ça. Il ne lui avait sans doute jamais dit qu'il vivait avec une femme. Depuis, j'ai mis un point d'honneur à ne plus me laisser tenter par ces mecs qui au bureau rôdaient autour de moi. J'avais bien l'intention de me forger une carapace

impénétrable. Mais ça... c'était avant trop de soirs vides où seule je me morfondais, trop de week-ends sans bruits, trop de tout.

Les mois avaient passé, mais mon mal-être avait aussi décuplé. De plus en plus, je m'étais sentie inutile, sans vrai but, et les soins que je prodiguais à mon corps avaient eux aussi pris du plomb dans l'aile. Je restais des heures prostrée, haïssant ces jours chômés, exécrant ces fins de semaines qui revenaient trop rapidement. Dans ces moments de spleen prononcé, je naviguais sur Internet, cherchant un dérivatif à ces déboires que mon esprit estimait injustes. Puis j'avais fini par atterrir sur ce foutu site où les hommes ravalait les femmes au rang de « bétail ». Alors lorsque l'un d'entre eux était sorti du lot par des mots différents, par un comportement totalement humain, je ne pouvais que craquer. Bien entendu, je n'avais pas cédé de suite à ses sollicitations enflammées, non !

Mais il avait tellement insisté sans être lourd, tellement amené la chose en douceur que j'étais tombée dans son piège. Enfin, je jugeais que c'en était un, mais je n'en savais rien. Nous avions eu de longues conversations destinées à nous connaître... bien qu'à quelques minutes de notre rencontre réelle, j'avais de plus en plus tendance à penser que ça pouvait tout aussi bien n'être que mensonges. La photographie que nous avions échangée au cours d'un de nos dialogues, elle était là devant mes yeux, comme pour me rappeler que son sourire était plaisant. Mais s'il avait l'air, aurait-il aussi la chanson ?



À mon prénom de Claire, il avait opposé le sien, que j'avais enregistré. D'abord il m'avait fait sourire, car hormis l'acteur Girardot, personne ne s'appelait plus de nos jours Hippolyte. Mais comme il se voulait sincère, il avait poussé le jeu jusqu'à me scanner sa carte d'identité ; il était donc le second type à ma connaissance à porter ce petit nom. Cette carte affichait son âge, et la différence de cinq années avec le mien n'était pas pour me déplaire. Finalement,

il faisait avec cet envoi inopiné figure de candidat sérieux. Il avait reçu ma description succincte avec respect, et mon mètre soixante-quinze ne l'avait pas fait sourciller, pas plus que mes cheveux mi-longs d'un brun soyeux.

Quant à mon poids, s'il en avait sans doute souri, c'était tout simplement parce que je lui déclarais qu'il était sujet à quelques variations. Sur une base de cinquante-cinq kilos, il pouvait « yoyo-ter » de plus ou moins cinq degrés. Hippolyte avait donc appris avec satisfaction que mes iris étaient d'un marron virant au vert alors que les siens se trouvaient plutôt noisette. Je n'en avais reçu confirmation que grâce à cette photographie que nous avions échangée, celle de sa carte nationale d'identité étant sinistre, et comme sur toute photo en noir et blanc, il était bien difficile de juger de la couleur des yeux. Plusieurs soirs, il s'était montré insistant, mais dans les limites du raisonnable et également d'une politesse exemplaire. Alors... j'avais fini par craquer.



L'eau tiède de la douche ne me sort d'aucune de mes pensées. Elle coule sur moi et je frotte inconsciemment toutes les parties accessibles de mon corps. C'est machinal, sans imagination quelconque. Je sais, je pense que je vais faire une énorme bêtise, mais je n'ai plus vraiment le choix. Puisque de toute façon Hippolyte va venir à ma porte, je me dois d'être présentable. Mais c'est vraiment sans entrain que je tente de me refaire une beauté. La pendule qui marque le temps dans ma salle de bain est minuscule, et pourtant les aiguilles me prouvent que maintenant je dois me hâter. Il me reste juste de quoi faire un ravalement de façade avant de me vêtir décemment.

Voilà ! Après la dernière touche aux joues, le dressing me fait comme un clin d'œil. Je choisis avec soin une paire de bas. Des *Dim-up* alors que je songe que je devrais mettre des collants. Je suis tentée par une jupe courte sans l'être exagérément ; elle vient donc

se refermer sur la culotte neuve que je viens de sortir du tiroir. Le soutien-gorge qui s'y apparente recouvre maintenant ma poitrine, et lui aussi se voit adjoindre un chemisier au coloris harmonisé au cotillon. La glace sur le devant de la porte de mon armoire me jette un reflet presque chaleureux. Pour finir, j'extirpe d'un carton une paire de chaussures à talons hauts. Cette fois, la vue d'ensemble me semble... parfaite.

Un trait de rouge brillant vient finir d'illuminer mon visage, et je suis satisfaite de la vision de la femme qui se tient debout face au miroir. J'ai fait de toute façon de mon mieux, alors qui vivra verra. L'heure fatidique du jugement premier arrive et mon cœur dans ma poitrine bat une étrange chamade. Je suis nerveuse et fais les cent pas dans mon appartement. Mais la peur n'a jamais évité aucun danger. Alors quand l'interphone se met à dirtinguer, que je m'approche du bouton de l'ouverture, mes jambes me rappellent que je ne suis pas du tout rassurée.

— Oui ?

— Bonjour, Claire, c'est Hippolyte.

— Je vous ouvre. C'est au deuxième étage, appartement de gauche en sortant de l'ascenseur.

— Merci. J'arrive alors.

J'entrouvre la porte d'entrée, et le chuintement significatif de la cabine qui monte me fait pratiquement reculer. Mais déjà l'élévateur s'immobilise sur mon palier. Je n'ai plus d'autre choix que de venir à la rencontre de... d'un énorme bouquet de fleurs qui pour le moment me masque presque entièrement le haut du corps de l'homme. Il est proche de moi maintenant, et quand tombent les fleurs, un visage souriant me regarde. Tout pareil à la photo. De plus, élégamment habillé, cet homme me fait déjà moins peur. Il s'approche de ma petite personne, gauche et maladroit. Mais je le suis tout autant.

Il bredouille des mots que je ne comprends pas. Je me dois donc de reprendre l'initiative et le fais entrer.

— Voilà, c'est mon palais. Vous voyez, c'est minuscule.

— Vous... vous n'êtes pas trop déçue par ma... enfin, par ce que vous voyez ?

— J'avoue que j'ai eu peur et que je me suis posé mille questions, mais vous ressemblez bien à votre photo.

— Je dois dire que vous... vous êtes encore plus jolie que sur votre image ! Rien ne vaudra jamais l'original.

— Vous me flattez. Je peux vous débarrasser de votre encombrant bouquet ?

— Oh, pardon ! Bien entendu. Il est pour vous, et je ne pense pas que ces roses puissent rivaliser avec... tenez. Elles risqueraient de mourir de soif.

— Je m'en occupe de suite. Vous voulez prendre un verre ?

— ...

— Ne soyez pas timide. Bien ! D'abord ces merveilleuses roses, et ensuite on trinque à notre rencontre, alors ?

— Oui... c'est bien de procéder par ordre.

Le vase, je le cherche un court instant. Puis l'eau du robinet qui le remplit voit les fleurs plonger en elle. Sur la table de mon salon, le bouquet nous sépare de nouveau. Hippolyte a pris place d'autorité sur un fauteuil et je me suis assise sur le canapé qui lui fait face. Je suis des yeux les traits bien dessinés de ce garçon. Ses tempes sont très, très légèrement poivre et sel. Rien d'inquiétant. Seulement le privilège de l'âge chez les hommes. Mon invité ne se prive pas non plus de me zieuter avec malice. Il ne dit rien mais semble avoir retrouvé une sorte d'aplomb, une aisance naturelle. Pourquoi est-ce que je me pose la question saugrenue de savoir si je suis à son goût ?

Les verres que je sers me permettent de regagner un zeste d'assurance. Je suis penchée en avant et j'ai toujours ces yeux qui me dévisagent. L'insistance n'est pourtant pas salace : c'est fait d'une manière douce, sans brutalité. Ni lui ni moi n'avons un mot, mais ce silence n'est pourtant pas plus pesant que sa manière de

me dévêtir des quinquets. Nous trinquons les yeux dans les yeux, et j'en suis toute remuée. Comme il ne parle pas, je dois rompre ce calme pour que nous n'entrions pas dans une phase de malaise.

— Alors... où allez-vous m'emmener dîner ?

— J'ai choisi un endroit discret ; c'est bon, c'est bien, et je suis sûr que cet endroit va vous plaire, encore que je ne connaisse pas vraiment vos goûts en matière de gastronomie.

— Rassurez-vous une fois de plus : je ne suis pas difficile.

— Vous... vous ne préféreriez pas que l'on se dise « tu » ? Ce serait moins cérémonieux ; enfin, je ne voudrais pas vous paraître...

— Oui, oui, je suis pour la simplicité ; le « tu » en fait partie.

— D'accord. Comme ça, tu vis seule dans ce petit nid ?

— Oui, j'ai, comme je te l'ai dit dans mes messages, tenté une approche de la vie à deux, mais elle s'est montrée désastreuse. Alors il vaut mieux être seule que mal accompagnée.

— Tout le monde n'est pas un salaud potentiel.

— Pourquoi « salaud » ?

— Ben... je pense qu'un homme qui a la chance de rencontrer une fille comme toi se doit d'être heureux. Mais surtout de tout faire pour la rendre heureuse, pour la garder.

— Disons que nous n'étions sans doute pas faits l'un pour l'autre, voilà tout.

— La messe est joliment dite ! J'adore ta discrétion ; elle est de bon ton. Et finalement, son abandon est peut-être la chance de ma vie, puisqu'il me permet de te rencontrer ce soir.

— C'est aussi une façon d'envisager les choses, mais ne préjugeons de rien. Si tu veux, je suis prête pour notre... dînette.

— Et bien, allons-y alors !

J'ai botté en touche consciemment. Je sens bien qu'il veut m'entraîner sur un terrain plus intime, mais je me garderai bien de le suivre. Pour le moment il est beau, il est bien élevé, mais ça ne suffit pas pour que... enfin, je n'en sais plus trop rien, et le prétexte du dîner est un bon dérivatif. Nous sommes sur le chemin

de ce fameux restaurant si... si quoi, d'abord ? Il lui plaît à lui ; j'attends de voir pour me prononcer. La conduite d'Hippolyte est souple, mais je sens que son attention est tout de même distraite par mes cuisses que la longueur de ma jupe ne me permet pas de cacher totalement. Il ne fait mine de rien, mais je sais qu'il ne voit qu'elles.



Ce type a raison : le restaurant est excellent. De l'entrée au dessert, tout est extra. J'adore aussi le raffinement et les bonnes manières d'Hippolyte. Nous parlons de tout, de rien, conversation à bâtons rompus. Finalement, il arrive à me faire oublier mes doutes, mes craintes, mes peurs. Il s'avère un hôte des plus charmants. Et tout doucement, j'en oublie toute prudence. Il me parle d'une voix douce sans inflexion forcée ni criarde. Je ne vois même pas qu'il m'entraîne sur le terrain terriblement dangereux des confidences. Il se dévoile peu, mais peu à peu sait tout de moi, de ma vie. Il apprend cette solitude entrecoupée d'une ou deux aventures dont la dernière s'est terminée de la plus humiliante des façons.

Il me fait parler sans que vraiment je m'en rende bien compte et suit d'un mouvement de tête les explications que je lui fournis sans malice. Je lève le voile sur des pans entiers de ma vie, sur les plus douloureux passages aussi, et je sais, je sens qu'il comprend mes petits ou grands malheurs. En un mot comme en cent, il me met dans sa poche sans que je fasse rien pour l'en empêcher. Le dîner est un enchantement et je me suis mise à nu moralement lors de ce moment de partage. Un peu trop, peut-être ! Lui me regarde toujours avec un sourire ; je ne ressens aucune honte à discuter de ces instants pourtant vécus avec pudeur. Et pourtant, il ne pose aucune question, se contenant de me laisser parler.

Les cafés sont commandés et nous attendons que le serveur stylé de ce restaurant haut de gamme nous les apporte.

— Tu sais, Claire, tu es très belle et j'adore le son de ta voix.

— Merci...

— Regarde-moi. Oui, dans les yeux. T'est-il déjà arrivé de te livrer à un homme ? Pas seulement en paroles, je veux dire : de te donner à lui, de lui faire confiance au point de le suivre les yeux fermés ?

— ...

— Attends, je m'explique. J'aimerais trouver une femme avec qui je pourrais partager certaines passions ; l'amour sous une autre forme, tu vois. Pas cette morose normalité qui fait des couples d'aujourd'hui des gens qui divorcent au premier souci. Non, je parle d'un autre don de soi.

— J'ai un peu de mal à suivre, là. Je présume que la normalité des uns n'est en rien celle des autres, que tout le monde a sa propre personnalité.

— Oui, mais moi je te parle d'un amour qui serait tellement intense qu'il pousserait l'autre à tout donner à l'être aimé.

— Donne-moi un exemple plus concret pour que je te comprenne, parce que là, j'avoue que tu parles hébreu !

— Alors imagine que tu aimes un homme à un tel degré que tout ce qu'il te demande, tu lui donnes par amour...

— C'est déjà plus clair, mais tu crois vraiment que ça existe, ça ?

— Je sais juste que c'est ce que j'aimerais trouver. L'amour et le jeu, associés dans un même élan dans une même personne.

— J'imagine que c'est un rêve ou... un fantasme. J'aurais trop peur que ça tourne à la violence physique.

— Qui te parle de violence ? Juste une petite contrainte cérébrale, des désirs déguisés en ordres, mais tous dits sur un ton tranquille. Rien ne serait obligatoire ; tout serait suggéré, tout serait...

— Mais la question ne se pose pas puisque nous ne sommes pas amoureux l'un de l'autre.

— Je sais... et c'est dommage que tu ne m'aimes pas ; moi, je suis tombé amoureux de cette femme qui a la tête bien sur les épaules et qui est belle comme un cœur.

— Tu es quoi ? Comment peut-on être amoureux d'une inconnue ? Je suis bien avec toi, je me sens heureuse, plus que ça n'est jamais arrivé, mais ce n'est pas vraiment de l'amour.

— Je vois bien, mais il reste le jeu ; et amoureux ou non, il existe aussi des couples qui le pratiquent sans vivre ensemble.

— Tu me proposes donc de jouer, de coucher sans que nous ne cherchions vraiment à nous accrocher l'un à l'autre ? C'est un peu étrange comme réaction, non ?

— Pourquoi étrange ? Les hommes font parfois l'amour sans vraiment être amoureux, sans vouloir non plus s'engager envers l'autre. Le plaisir retiré en est-il moins fort ?

— C'est à méditer, mais je ne sais pas trop si ce genre de situation me plairait vraiment.

— Tu as besoin d'être amoureuse pour te donner ?

— Je n'en sais rien ; je ne me suis jamais posée cette question. Je suppose que j'ai besoin d'avoir quelques atomes crochus avec le monsieur.

— Tu dis « le monsieur » ; donc jamais de dames ?

J'éclate de rire. Mais c'est vrai que ces paroles me secouent au plus profond de moi. Je vois où il veut en venir, et aussi bizarre que ça puisse paraître, chacun de ses propos fait mouche. Il ne me laisse en rien insensible. Pour un peu même il arriverait à me donner une envie de... Je deviens folle, ma parole ! Il est là, et nos tasses fumantes viennent d'être posées sur la table par un serveur obséquieux. Je ne quitte plus son regard. Il plonge en moi comme dans un livre ouvert.

— Dis-moi que ça ne t'a rien fait, ce que je te dis ! Allons, réponds-moi. Tu n'as pas envie d'essayer une fois dans ta vie autre chose que cette routine dans le sexe qui nous entoure ?

— Arrête... s'il te plaît !

— Pourquoi ? Je sens bien qu’au fond de toi, ton esprit te dicte une conduite que tes sens n’approuvent pas fatalement. Allons, sois honnête. Dis-moi que tu n’as pas envie de faire l’amour là, tout de suite.

— ...

— Oui, dis-le-moi !

— Mais je...

— Oui ! Tiens ! Lève-toi ! Approche-toi de moi, veux-tu ?

— Tu veux bien me raccompagner ?

— Déjà ? Mais la soirée débute à peine. Tu choisis donc la fuite ? Je t’avais jugée plus audacieuse.

— Tu me fais peur avec tes propos... tu me donnes des frissons.

— Tu es bien certaine qu’ils sont de peur ? Allez, viens près de moi !

Pourquoi me suis-je levée ? Il n’y a aucune explication rationnelle à ce geste. Mais je suis bel et bien debout, toute proche de cet Hippolyte au regard enjôleur. Il n’a absolument pas d’hésitation lorsque ses deux mains filent, sans même la retrousser, sous ma jupe. Je sens ma culotte qui glisse le long de mes cuisses. Il m’enlève mon slip sans que je n’y trouve à redire. Suis-je devenue dingue ? Le rouge est monté à mon front, envahissant au passage mes joues. Le feu, la fièvre, tout est là, et pourtant je ne bronche pas. Ses pattes sortent victorieuses alors que d’une caresse il me fait comprendre que je dois lever les pieds, l’un après l’autre.

Là encore, pas un seul mouvement de révolte, comme si c’était entendu. Je vois le triangle de tissu qu’il roule en boule dans le creux de sa paluche. La honte est toujours ancrée à ma bouille. Et lui a un de ces sourires de vainqueur... Il jubile intérieurement, c’est certain, et il le montre. Je suis là, les bras ballants le long de mon buste sans savoir quoi faire, me balançant d’un pied sur l’autre.

— Alors, ma belle, tu vois bien que ce n’est pas compliqué d’obéir. Maintenant, écoute-moi et tu y trouveras un plaisir inédit.

La peur est bonne dans ce genre de chose. Je ne te ferai aucun mal. Tu m'obéis, et tout se passera comme sur des roulettes.

— ...

— Ne sois pas si surprise. J'adore ces jeux où la femme devient un objet de convoitise pour les regards des mâles qui vont baver devant elle.

La musique de sa voix me parvient aux oreilles comme atténuée par je ne sais quel sortilège. Il me fait un signe et je me rassois. Il continue cette espèce de monologue qui est censé me faire comprendre les bienfaits d'une soumission soft, et le pire de tout... c'est que je ne trouve rien pour réfuter les arguments de cet homme. Il a réglé l'addition et sa main se pose sur la mienne.

— Viens. Allons faire un tour.

— Où m'emmènes-tu ?

— Chut. Laisse-moi te guider et sois sans crainte. Allons, monte.

Il a ouvert la portière côté passager avant et je me penche pour entrer dans l'habitacle ; c'est là qu'il me rattrape par la voix.

— Non, pas comme ça.

— Pardon ?

— Relève ta jupe. Seules tes fesses doivent toucher le siège.

Je le regarde, médusée. C'est quoi encore, cette idiotie ? Je hoche la tête, mais son sourire toujours planté sur ses lèvres me désarme à nouveau. Je ne sais pas comment, mais je remonte toute seule l'ourlet de ma jupe et mon derrière nu se retrouve sur le fauteuil.

— Ben, ça y est, tu as compris. Tu es une bonne fille.

La portière claque sur moi. Lui fait tranquillement le tour de la voiture. Nous roulons vers je ne sais quelle destination. Oh, nous n'allons pas très vite. Je profite du paysage ; une route forestière que je ne connais pas. Puis il me parle :

— Tu veux bien relever le bas de ta jupe ? Je veux admirer tes jolies cuisses.

— Je ne...

— Ne fais pas l'enfant, bon sang ! Remonte ta jupe... sois sage.

— Sage ?

— Oui. Sois obéissante, tu veux ?

Incroyable ! Mais mes mains se mettent en mouvement et mes cuisses apparaissent à la vue de cet homme qui les survole des yeux. Il s'arrête sur une sorte de terre-plein, reste la tête tournée vers mes deux gambettes.

— Tu es... comment te dire cela... tu as du chien. Et, ma belle, j'ai envie de jouer. Tu veux bien m'accompagner dans mes envies ?

— Quelles envies ? Je voudrais bien savoir...

— Moins tu en sauras, plus le jeu sera excitant. Ouvre la boîte à gants, ma belle.

Je ne bronche pas. Alors Hippolyte se penche vers la malle de poche, et ce qu'il en extrait me sidère.

— Regarde... pour tes jolis poignets. Avance-moi une de tes mains.

— Non. Ça ne va pas, non ? Je ne veux pas !

— Sois sage, et obéissante. Allons, donne-moi ton bras.

— Tu n'écoutes rien de ce que je dis ?

— Si.

Et en se penchant davantage, sa bouche se trouve plaquée à la mienne. Le baiser a un goût bizarre. Un goût d'interdit, un relent de peur, mais il me donne la chair de poule. Je sens aussi sa patte sur ma cuisse alors que l'autre presse mon cou pour que je ne recule pas sous le baiser. Mais je n'éprouve aucune envie de ruer dans les brancards alors que sa langue me fait voyager. C'est doux, c'est bon, et il insiste. Sa main, de ma cuisse et partie sur mon bras, et quand il décolle ses lèvres des miennes, c'est comme un abandon que je ressens. Mais lui garde mon poignet dans la pince qu'il serre sans exagération.

Je sens le cuir d'un bracelet se refermer sur mon poignet. Et l'opération recommence pour le second, mais sans l'interlude palot. Cette sensation inquiétante de sentir ces choses qui encerclent mes

avant-bras est étrange et je suis à la limite de mouiller, je l'avoue. Hippolyte m'embrasse à nouveau et me force presque à mettre mon bras derrière mon dos. Sans souffle, je sens qu'il tient le cuir derrière alors que de son autre pogne il maintient ma deuxième main. Elle se retrouve aussi contre le dossier de mon siège. Les léchouilles de ma bouche qui s'achèvent me font me rendre compte que je ne peux plus ramener mes bras devant moi.

Je suis entravée, mains retenues dans le dos, et pourtant il m'a lâchée. Ses yeux sont brillants de fièvre ou de convoitise, et moi j'ai les tripes nouées. Il se penche un peu plus, et alors que je pense que c'est pour caresser mes cuisses, je comprends vite mon erreur : mes chevilles subissent le sort de mes membres supérieurs. Les bracelets de cuir sont rapidement posés et je prends vraiment peur. Mais ce salaud sait me rassurer :

— Voilà. Tu vois, ce n'était pas si compliqué. Ne crains rien ; tu vas avoir un plaisir immense à te laisser dorloter. Maintenant, je vais te mettre ceci...

Il brandit une sorte de foulard, et je n'ai pas le temps de répliquer qu'il se met déjà en devoir de le lier derrière ma nuque. Je ne vois plus rien, aveuglée par ce bandeau tiré lui aussi du rangement du véhicule. Mais si ma vue est masquée, je garde tous les autres sens en alerte. Quand il passe sa main entre mes cuisses, j'ai le réflexe de les refermer. Aucune insistance ; il ne cherche pas à revenir vers mon sexe. La berline s'est remise en mouvement, et cette fois, plus de paysage à admirer dans le pinceau des phares : l'inconnu, avec la profonde panique qui commence à s'emparer de moi me revient comme un leitmotiv.

Je dois être folle. Je peux encore parler, je pourrais protester, me plaindre, lui dire que je ne suis pas d'accord. Mais aucun bruit, aucun son ne sort de mon gosier serré. Et nous venons de nous arrêter. Le moteur se tait. Au bruit, je sais qu'il a quitté sa place, et la portière de mon côté s'ouvre sur la nuit fraîche. L'est-elle, ou est-ce mon trouble qui la rend ainsi ? Je ne saurais le dire. Il a

détaché ma ceinture et m'agrippe le bras ; je comprends qu'il veut que je sorte de l'habitable. C'est fait. Je suis debout, et seuls ses doigts qui me tiennent me permettent de savoir que je ne suis pas seule.

Mon ventre a des hoquets. C'est affreux d'avoir cette envie de faire l'amour alors que ce gars me traite finalement comme une esclave.

— Ça va ? Pas trop peur ? Il fait bon, la nuit est étoilée et nous sommes dans une immense clairière. Nous allons marcher un peu. Je te guide... alors marche sans crainte, tu ne tomberas pas, je suis là et te cramponne. Attends !

— Où... où allons-nous ? Je veux rentrer chez moi.

— Chut, je suis certain que tu as envie de faire l'amour. Tu mouilles ? Dis-le-moi.

— ...

— Je vais regarder moi-même, si tu ne réponds pas.

J'ai la gorge de plus en plus serrée et ne peux plus parler. Je sens ma jupe qui remonte et la chaleur de cette paluche qui court le long de mes cuisses, à l'intérieur. Elle est à la fourche de celles-ci. Je fais un pas sur le côté, mais Hippolyte me coince contre ce que je suppose être un arbre ; enfin, un tronc.

— Tu ne veux pas t'échapper, tout de même ? Allons, laisse-moi voir cela de plus près.

La main est dans la fourche, elle touche déjà mon sexe. Les doigts remontent, en écartent les deux lèvres. Ils lissent l'intérieur sans vraiment s'enfoncer en lui. Je frémis. C'est dingue, cette situation !

— C'est bien. Tu es une bonne salope, mais je n'en ai jamais douté. Viens, nous allons par-là.

Il a abandonné ma chatte et je suis entraînée un peu plus loin. Maintenant, nous ne marchons plus mais il est debout contre moi. Il me reprend la bouche et je me laisse une fois de plus imposer un baiser de feu. Hippolyte me pousse lentement, et au niveau

de mes fesses je sens une barre contre laquelle je suis appuyée. Une table, sans doute. Alors il me retrousse la jupe et me soulève doucement. Je m'attends au froid d'un bois quelconque, mais non. Une couverture ? Une protection de toute manière se trouve sous moi alors qu'il me couche délicatement sur cet endroit dont je ne sais rien. La position avec les bras attachés dans le dos n'est guère confortable.

Mes jambes sont soulevées et je ne peux plus empêcher ma jupe d'être relevée bien haut sur mes hanches. Je sais que j'ai le sexe nu, à la vue de ce type qui fait passer mes talons au-dessus de ses épaules. Il souffle presque tendrement sur les lèvres ainsi dévoilées. Je sens cette respiration chaude qui frôle le mont de Vénus et je réagis en frissonnant de partout. Puis le baiser qu'il me donne n'a plus rien de chaste. Il a sans doute plongé son visage entre mes cuisses, et la langue qui a si bien visité mon palais tout à l'heure entreprend d'autres investigations. Il me lèche la fente de bas en haut, très lentement, pour remonter d'une identique manière.

Le manège recommence je ne sais combien de fois, et cette fois je mouille pour de bon. Ma tête dodeline à droite et à gauche et ça dure, ça dure longtemps. Puis il se relève, et si ses épaules ne soutiennent plus mes chevilles, il a pris soin de poser mes pieds bien à plat sur le bord de ce que je pense être une table. Seul le contact de sa main me dit qu'il est encore là. Il doit longer le support sur lequel je suis allongée. Et maintenant, c'est ma tête qu'il amène au bord du plateau. J'ai vite saisi la démarche et la manœuvre. Ce qui entre en contact avec mes lèvres, c'est... chaud, doux. Dur aussi.

Machinalement, alors que mon ventre se contracte encore, mes mâchoires s'entrouvrent pour laisser entrer ce qu'il me tend. Je débute une fellation sans que cela me semble inapproprié. Je n'ai qu'une envie, c'est de lui faire cette pipe qu'il me réclame sans un mot. C'est un juste retour de service, un acte en quelque sorte. Tout dans ma tête me donne envie ; cette peur qui me noue est

porteuse d'adrénaline. Et dans cette nuit qui m'entoure, il me semble percevoir un bruit anormal. Je ne peux en aucun cas lâcher le mandrin qui me pistonne d'autorité la bouche. Et le bruit que j'entends semble pourtant se rapprocher : un moteur qui vient de s'arrêter.

Une portière de voiture qui chuinte, pas très loin, et me voici de nouveau stressée. Panique à bord, mais la bouche pleine et le visage retenu par les mains d'Hippolyte, je ne peux pas crier. Alors je sens que mes cuisses sont une fois de plus écartelées. Cette fois, c'est une trouille immense qui s'empare de moi. Pas d'attente, pas de préparation ; une bite entre en moi alors que celle qui navigue entre mes lèvres me semble prendre un peu plus de volume. Je serre les poings, ne réussissant qu'à me faire mal aux bras. Cette fois je suce, mais l'autre qui me bourre le fait à grands coups de reins et je n'en peux plus.

Il me laboure l'entre cuisse, passe sa main sur mon nombril et je sens que mes seins sont empaumés entièrement. La jouissance ne se fait pas vraiment discrète pour celui que je tète. Je ne suis même plus certaine qu'il s'agisse de l'homme avec qui j'ai dîné. Et entre mes jambes, le fornicateur fou se révèle de plus en plus rapide. Son ventre claque contre mon pubis, mais je dois reconnaître que je perds le fil de mes idées. Je sens moi aussi que l'orgasme arrive et mes tripes sont secouées par des spasmes de plus en plus nombreux. La queue qui va et vient dans mon gosier se presse au fond et celui que je déguste ne ressort pas de suite.

Je sais, je sens que sa laitance va m'asperger la gorge, et ça ne rate pas. J'ai un mal de chien à déglutir avec cet engin qui comprime ma lurette. Les haut-le-cœur que j'attrape font reculer enfin le mec sucé. Dans mon ventre, c'est aussi la retraite du combattant. Il se retire avec une rapidité qui m'arrache un cri. C'est pour mieux pleurer sur mon ventre et arroser le persil. Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit que je sens des bras qui m'alpaguent, et sans effort apparent pour ces porteurs improvisés, je me retrouve

cette fois étendue, le ventre sur la place que mon dos occupait une seconde auparavant.

Et une autre bouche, celle d'un des deux hommes présents, je présume, qui me mange le derrière. Une langue se frotte carrément à cette raie culière que je ne peux cacher. Et ma caboche est reprise, serrée comme dans un étau par les tempes par deux pattes inconnues. Le sexe qui m'arrive contre les lèvres est aussi dur que le précédent. Je dois une fois de plus ouvrir les mâchoires pour accueillir cette queue non invitée. Par contre, je remue les hanches en sentant que celui qui me lape l'anus va sans doute vouloir s'y... trop tard. Je suis cramponnée d'autorité par le bassin et la pression sur mon œillet se fait plus forte.

J'ai mal, mais rien n'y fait. Je grogne avec la bouche pourtant pleine, je râle, et soudain le muscle cède. La place est investie. Tout doucement, le chibre qui vient de passer la tête à la petite porte entre de plus en plus profondément en marquant des pauses. Mais les trêves sont de courte durée, et finalement le ventre de mon bourreau se colle à mes fesses. Je sens entre mes jambes les bourses qui se frottent à ma vulve.

— Putain, elle est serrée. Elle ne se fait jamais sodomiser ?

— Je ne sais pas trop, nous nous sommes rencontrés seulement ce soir.

— Ah bon ! C'est une vraie chienne, alors ? Accepter un gangbang le premier soir, le soir de la rencontre, c'est une salope ?

— Je ne crois pas... mais elle va devenir la nôtre pour cette nuit.

— Je peux y aller, alors ?

— Il est un peu tard pour demander, tu ne trouves pas ?

Le rire graveleux et l'accent du type me font penser que c'est peut-être... un Black. Il remue tout simplement les hanches et les fait tourner d'une manière bizarre, mais sans avancer ni reculer. Je saisis bien qu'il élargit le muscle, et maintenant il est prêt à faire coulisser son piston dans mon cul. Incroyablement, je sens une

coulée de lave qui m'enflamme le ventre à la seule idée que je suis enculée. Et il l'a senti aussi, le gaillard ! Cette fois encore le sperme me coule dans la bouche, mais l'autre, lui, ne se presse pas. Il me fourre à son rythme en émettant de petits cris rauques. Et je me retrouve à boire la semence de l'un alors que je suis complètement défoncée par la bite.

Et ça dure un long moment, assez pour qu'une autre queue vienne dans ma bouche faire le même sport que les deux que j'ai déjà épongées. Celle-là est épaisse et j'ai un mal de chien à la faire entrer dans ma gorge. Je ne me suis même pas rendu compte que mes bras sont libres. Mes yeux clos m'empêchent encore de savoir combien ils sont autour de l'autel où je suis sacrifiée, mais je m'en contrefiche à cet instant. Je ne suis plus rien d'autre qu'une pute qui veut de la bite, une salope qui hurle à chaque coup de reins. Un autre sexe remplace le précédent dans mon anus et je n'arrive même pas à savoir si ce sont les mêmes qui reviennent en boucle ou des nouveaux qui s'enchâssent dans mon trou de balle.

Puis je suis abandonnée. Mais pas longtemps, parce que soulevée encore une fois, je me retrouve allongée sur un mâle qui me met par devant. Un autre se place dans mon dos et il entre dans le trou qui n'est pas encore totalement refermé. Celui-ci laisse passer la hampe qui nage dans le foutre du visiteur précédent. Je suis baisée en doublette quand ma bouche doit une fois de plus avaler une queue différente. Je ne cherche plus à ruer, je me contente de suivre le tempo. Il faut reconnaître aussi que je n'arrête plus de jouir, que les orgasmes se succèdent à une vitesse grand V. J'adore finalement qu'ils fassent de moi leur pute, leur salope, leur garage à bites.

Combien de mecs se sont assouvis en moi ? Aucune idée ; je suis comme groggy. Seul le silence m'entoure. Plus personne ne me touche. Le bruit du moteur est revenu puis s'est estompé. Ils sont partis ? Et Hippolyte ? M'a-t-il abandonné lui aussi ? Je ne sais même pas où je suis, mais j'ai le bas du dos en compote. Alors

quand des doigts appuient sur ma nuque et qu'enfin le bandeau s'efface, je le vois qui me regarde avec toujours son immuable sourire.

— Tu as été sublime, Claire. Mes amis ont adoré te baiser.

— Tes amis ? Combien étaient-ils ?

— Tu n'as pas suivi, alors ? Quatre dans une voiture et deux dans l'autre.

— Tu m'as fait grimper par six hommes plus toi ?

— Tu n'as jamais crié grâce ; alors oui, tous t'ont montée, et je peux te dire que comme pouliche, ils ont pu apprécier. Pour quelqu'un qui ne voulait pas, tu n'as jamais renâclé à la tâche !

— C'est... non, je n'y crois pas... et je les ai tous...

— Oui, tu nous as tous sucés. Un régal aussi que ta langue, mais ce qui nous a plu à tous c'est que tu avales notre sperme.

— Vous... tous ? Non ! Tu es un salaud !

— Oui, peut-être, mais aucun ne t'a fait de mal ; personne non plus ne t'a violée. Tu n'as jamais dit non.

— J'aurais eu du mal avec une queue dans la bouche et les mains liées dans le dos !

— Avoue... tu n'as pas aimé ? Dis-moi. Allons, fais le bilan. Prise par tous les trous ; tu as même branlé ceux qui n'avaient plus de place.

— Mon Dieu ! J'ai honte... Tu ne m'as pas fait faire cela ?

— Sois fière, ma belle. Tu as fait l'amour, et tu étais tellement belle... La prochaine fois, tu n'auras pas les yeux clos : tu pourras même voir et sentir.

— Parce que tu penses vraiment que je vais recommencer ? Tu es complètement fou, toi ! Fou et pervers.

— Oui, mais je sais aussi que tu es faite pour ça. Et tu verras : dans un jour ou deux, c'est toi qui réclamera.

— Compte là-dessus et bois de l'eau !

— En parlant de boire, tu veux un verre ? Tu dois avoir soif.

— En plus, tu penses à tout, hein !

— Ben... c'est la fête, alors j'ai toujours ce qu'il faut dans mon coffre.

— Et comment ont-ils su, tes amis ?

— Le téléphone, ma belle, juste un simple SMS.

— Tu étais si sûr que j'allais me laisser faire ? Tu savais ? Comment ?

— J'ai... disons une certaine habitude de ces soirées chaudes... et puis je ne les ai avertis qu'après avoir commencé à te baiser.

— Quel salaud ! Non mais, quel salaud !

— Dis-moi que tu n'as pas adoré cela ? Tu as mouillé pourtant tout son soûl ! Tiens, bois ceci.

Hippolyte me tend un verre dans lequel se trouve une mixture inconnue.

— Tu ne vas pas me droguer, en plus ?

— Non, rassure-toi : c'est simplement de la vodka, mais je n'ai pas de jus d'orange. Goûte, et tu vas bien sentir.

Je trempe mes lèvres dans la boisson incolore. Au-dessus des arbres qui nous entourent, l'aube pointe son nez. Lui me regarde et me sourit. Il est tellement près de moi... alors quand il m'attire contre lui, je le laisse faire. La pelle qu'il me roule est toujours aussi merveilleuse. Quel salaud tout de même...

— Tu as des regrets ?

— Non, j'avoue que vous m'avez fait jouir comme jamais.

— Alors, prête à recommencer ?

— Attends un peu, là : trop, c'est trop !

— Non, je veux juste te faire l'amour gentiment... Tu n'as pas envie de le faire avec moi, là ? Juste nous deux ?

— ...

Je n'ai pas répondu, mais quand sa main est revenue sur ma chatte tout engluée de ces assauts nocturnes, j'ai vraiment été transie... pas de froid. Cette foutue envie que revenait au galop, et tout cela pour un type qui allait sans doute encore me prêter à ses copains ! Nous avons refait l'amour là sur cette table dans un bois

paumé. J'ai laissé faire et je me suis aperçu que ce type avait un don. Oui, un vrai don pour me faire faire ce qu'il voulait. J'ai eu peur ; il m'a prise tout doucement, les yeux dans les yeux, assise sur lui. Une autre voiture est venue tourner dans notre chemin, mais elle ne s'est pas approchée. Hippolyte n'a pas voulu que j'arrête alors que je ne demandais qu'à me cacher. Le ou les occupants – je ne distinguais pas vraiment – ont pu se rincer l'œil.

Dès l'arrivée de la voiture, mon cavalier m'a fait me retourner face aux intrus. Il m'a assise à nouveau sur son vit, et cette fois j'avais la poitrine tournée vers ceux qui devaient jouer les voyeurs. J'ai fermé les paupières et mon esprit s'est envolé vers un orgasme sans nom.

Le dressage

Les jours qui ont suivi notre escapade nocturne, je me suis enfermée chez moi, ne cherchant à voir personne. Le sentiment de dégoût, à la suite à cette affaire, n’a pourtant pas vraiment duré. De plus, Hippolyte m’a envoyé des messages quotidiens. Je mettais un point d’honneur à ne pas répondre, mais quand il a téléphoné, finalement j’ai craqué. Nous nous sommes parlé de longues minutes et puis le vendredi suivant il sonnait à ma porte. Naïvement, je l’ai laissé à nouveau empiéter sur mon espace vital. Et bien sûr, ce qui devait survenir est arrivé : alors que je servais le café, il m’a plaqué contre lui, et le baiser qu’il m’a donné a trouvé un écho favorable dans ma tête.

Finalement, je n’ai guère résisté à cet appel des sens, et au bout d’une demi-heure j’étais déjà à genoux avec son sexe dans la gorge. Après avoir avalé une fois encore sa liqueur, nous avons pu bavarder simplement, sans crainte et sans haine. Nous avons fait l’amour sans fioritures, mais j’avais toujours cette même envie qui me collait à la peau. De la reprise en main de mon corps par la position du missionnaire – vite oubliée – nous sommes passés à des situations plus charnelles. Par contre, j’ai refusé catégoriquement la sodomie. Je dois dire qu’il n’a pas insisté plus que cela, et c’était aussi bien. Repus tous les deux, allongés dans mon grand lit, nous sommes donc là, à palabrer de nouveau.

— J’avoue que tu me fais de l’effet, Claire, mais je ne sais pas si j’arriverai à me passer de mes petites manies.

— Tu veux parler de me prêter à tes amis ou ce genre de truc ? Tu appelles ça des petites manies ?

— Oui ! C'est terriblement excitant de savoir que la femme que l'on tient dans ses bras jouit sous la queue d'un autre. Et puis je t'assure que j'ai rarement vu une femme sucer aussi bien que toi. Un régal ; mes potes m'ont félicité, je te le dis... ils ont hautement apprécié tes performances.

— Ils sont faciles, aussi. Tu sais que chaque fois que je sens le regard d'un homme sur moi, je pique un fard ? Je m'imagine que c'est l'un de ceux qui m'ont...

— Il y a bien peu de chances que vous vous croisie ; et puis je ne pense pas qu'ils t'importuneraient.

— Ce n'est pas ça, c'est juste que se dire que des types m'ont sautée alors que je ne connais même pas leur visage, c'est stressant.

— Mais je crois qu'eux non plus ne connaissent pas bien ton visage.

— Ben... justement ! C'est terrible ce que tu me dis. Des hommes connaissent mieux mon cul que ma bouille, tu peux croire ça, toi ?

— Mais il ne faut pas t'arrêter à ce genre de détail. Je crois que tu prends trop à cœur cette parenthèse sexuelle. Si tu as aimé, recommençons une fois : ainsi nous saurons tous les deux si vraiment ça te plaît et si tu es faite pour ça.

— Personne n'est fait pour... Aucune femme n'est préparée à se faire tringler par une ribambelle de mecs. Et puis j'ai trop peur.

— Arrête, tu veux ! Ne dis donc pas de bêtises. Tu as bien vu que je ne t'avais pas abandonnée lors de notre petite séance... et il en sera toujours ainsi, si bien entendu tu veux réessayer.

— Tu ne penses donc qu'à cela ? Jamais tu ne vis comme tout le monde ?

— Mais c'est quoi, vivre comme tout le monde ? Coucher tous les soirs avec la même femme, la tromper de temps en temps avec une autre ou qu'elle, elle le fasse de son côté ? C'est ça, être normal ?

— Non... je veux dire...

— J'ai très bien saisi ce que tu veux dire. Mais à la longue c'est la monotonie assurée, et de cette dérive découle duperie et tromperie. Moi, je te propose le charnel également ; je t'offre des choix et des perspectives différents.

— Me faire sauter selon tes envies et tes humeurs ? Tu parles d'une différence...

— Tu as un droit de regard et ça évite les imbroglios. On fait l'amour ensemble, on vit autre chose. Mais je ne t'oblige à rien. Par contre, tu ne pourras jamais me faire croire que tu n'as pas réagi positivement lors de notre coup d'essai.

— J'avais quelles options ? Les mains liées et la bouche pleine, difficile de dire non !

— Allons, sois honnête. Quand nous t'avons détachée, tu pouvais te rebeller. L'as-tu fait ?

— ... ! Non, je l'avoue.

— Alors tu vois que l'appétit vient en mangeant. Essaie donc une autre fois, et si vraiment tu ne veux plus, je serai sage avec toi.

— J'ai trop peur...

Il me dévisage, et c'est vrai que je tremble de cette peur qui me serre les tripes. Mais il a également raison : mon ventre se souvient et me le rappelle. Au premier mot sur ce sujet, j'ai senti ma chatte qui suintait de ses eaux claires. Il me tend la main, et la mienne s'engouffre dans celle-ci. Ses lèvres, tout naturellement, reviennent au contact des miennes. Et évidemment, comme nous sommes toujours nus... il bande de nouveau. Je me retrouve cette fois le visage enfoui dans les draps et il est monté sur moi. L'épine raide qui se frotte à mes fesses, coulissant entre elles, finit par pousser cette porte dont j'ai interdit l'accès au premier round. Cette fois, je ne m'y oppose pas.

Une simple poussée et je suis sa chose. Il me parle, mais sa voix est si lointaine... Je ne veux rien savoir. Je bloque mes mâchoires, ce qui stoppe ma respiration juste le temps que sa bite s'installe dans l'étroit passage. Hippolyte reste là à ne plus bouger et je ne

fais rien qui puisse me ramener vers cette douloureuse intromission. Au bout de je ne sais combien de secondes, la queue recule enfin. Mais cette fois, la douleur n'est plus aussi présente. Après quatre ou cinq va-et-vient, je trouve ces voyages presque agréables. Alors il me pistonne doucement, puis plus vite. Et dans mon cou court son souffle. Les murmures à mes oreilles ne sont pas audibles, ou je ne les comprends pas en globalité. Il me dit qu'il va le faire ; je pense que c'est éjaculer en moi.

Quand enfin nous sommes secoués par de délicieux spasmes quasiment de concert, il se retire un peu brusquement, et c'est à l'extérieur, entre mes fesses, qu'il pleure sa semence.

— Tu es bien d'accord, jolie Claire ?

— Je n'ai qu'une parole et j'ai dit oui.

— Alors je me lève et j'y vais !

— ... ?

Je ne saisis pas vraiment ce qu'il veut dire. Pour moi, il voulait juste me barbouiller avec son sperme, mais j'ai dû mal comprendre. Il est au-dessus de moi, immense et nu. Son vit est encore tout humide et brillant de cette lave qu'il vient de cracher. Il fait quelques pas et fouille dans sa veste qui traîne sur le dossier d'un siège. Je vois l'écrin qui sort de celle-ci. L'objet noir mat dans sa main m'intrigue, mais c'est bien plus encore ce que je n'ai pas saisi qui me fiche la trouille.

— Bon. Alors assieds-toi. Remonte tes cheveux, ma jolie.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Je t'ai demandé si tu voulais bien porter mon collier et tu m'as dit oui.

— Je t'ai dit oui ? Mais je n'avais pas bien entendu ta demande.

— Tu ne peux plus te défilier. Tu n'as qu'une parole, non ? Ce sont tes mots d'il y a un instant.

— Oui, oui, c'est bon. Je me suis fait avoir, je crois. Bien, montre-moi ça.

La boîte s'ouvre sur un collier. Particulier, ce truc ; tout en cuir, avec au milieu comme une boucle en acier brillante. Ça ressemble comme deux gouttes d'eau à une parure que l'on mettrait à un chien. Je comprends soudain que la chienne, en l'occurrence... ça va être moi ! Encore son jeu pervers qui remonte à la surface. Mais lorsqu'il me passe l'engin autour du cou, je le laisse faire. La sensation est très bizarre. Il est agrémenté côté interne d'une sorte de velours. Je le sens le fermer sur mon cou. Et alors que ses mains sont sur ma nuque, je réalise qu'une fois de plus il bande. C'est drôle comme ça lui donne envie, le fait de me mettre un collier... Un autre élément que je n'avais pas vu ni prévu, c'est ce claquement qui se produit derrière mon dos.

— C'est quoi, ça ?

— Je viens de fermer le cadenas du collier.

— Le quoi ? Un cadenas ? Mais je ne peux plus enlever cette... cette saloperie ?

— C'est un peu fait pour ça. Tu es à moi ; c'est le signe de ton appartenance. La clé se trouve dans ma voiture, donc inaccessible pour toi.

— Tu ne comptes tout de même pas me laisser cela longtemps.

— Tu m'as autorisé à le poser, alors il va rester sur ton cou jusqu'à ce que j'en décide autrement. Du reste, va te voir dans la glace... allez, va !

Le ton goguenard pris par mon amant me fait monter les larmes aux yeux. Ça pique d'un coup ! Devant le miroir, je vois ce qui désormais orne mon cou. Il y a quelques pierres serties tout au long de la circonférence, et cet anneau dont je devine l'utilité. Je ne trouve pas ce bijou trop moche, mais je suis plutôt vexée qu'il ait profité de moi à ce point. Me faire acquiescer alors qu'il me prenait, c'est du genre dégueulasse ! Je suis à la limite de l'explosion, mais pourtant le vilain drôle a senti le vent et sa main me flatte la croupe pour faire passer la pilule. Inexplicablement, je me sens

remplie d'envie moi aussi, et c'est si soudain... La seule vision de mon cou me fait cet effet ?

— Je te trouve ravissante avec mon collier. Tu es la plus jolie petite chienne que je n'ai jamais vue.

— Le respect... s'il te plaît !

— Ce n'est pas de l'irrespect, ma belle, c'est de l'envie.

Sa main est sur mon ventre. Il la fait glisser sur la plage plate qui va de mes seins à ma fente. Seul mon nombril bien dessiné crée un paysage distinct au milieu de cette grève lisse. Puis ses doigts attrapent un peu des poils de mon pubis. Tirant dessus, il m'arrache un cri de surprise. Plus de peur que de mal ; je cherche seulement à reculer, ce qui fait que la traction est plus forte encore.

— Ne bouge pas ; tu dois apprendre à dominer tes réactions. Si tu n'avais pas bougé, mes doigts n'auraient pas tenu aussi fermement ta toison.

— Ça fait mal...

— Ne bronche pas, sinon tu vas vraiment crier.

— Tu es fou ? Enfin, qu'est-ce que tu crois ? Que je suis ton esclave ? Enlève-moi tes pattes de là.

— Non. Tu as dit oui et tu vas devoir assumer.

Dans sa main est apparue une sorte de chaîne, une laisse, enfin un truc qui ressemble bien à ça. Et je vois le mousqueton qui en assure la terminaison se refermer sur l'anneau dont j'avais bien une vague idée de ce à quoi il sert. Hippolyte tire sur l'autre bout et mon cou est lui aussi obligé de suivre le mouvement.

— À genoux ! Maintenant, tu vas me sucer sans dire un mot.

— ... ?

Je ne sais pas quoi répondre et je tente de faire de la résistance. Mais c'est sans compter sur cette baffe qui me tombe sur le coin du museau. Oh, pas violente ; juste un coup de semonce, sans doute. Mais il me rappelle que j'ai voulu jouer dans la cour des grandes et que je vais le payer. Mes jambes tremblotent, et pour finir elles fléchissent et mon nez est catapulté vers cette bite qui bande devant

lui. Mon visage s'écrase sur les couilles du monsieur. Ma rébellion aura été de courte durée. Je sens battre cette baguette contre mes lèvres. J'obéis donc et me voici encore à lécher cette sucette au goût prononcé de sexe. Normal, après toutes les visites qu'il m'a rendues.

Il me maintient la tête contre son jonc que j'aspire. Je fais ces gestes ancestraux avec conviction. Entre sa bouche qui me rend folle et son sexe que j'adore, je me sens finalement bien plus prisonnière que par son collier. Mais là, il ne cherche pas à se soulager. Il veut juste tester mes capacités à répondre favorablement à ses moindres sollicitations. Il reste quelques minutes à garder sa hampe enfoncée dans mon gosier puis me fait relever, toujours en tirant sur la chaîne qui me bride le cou. Et il me fait pâmer un peu plus en m'embrassant goulûment. Sa langue qui frétille autour de la mienne, nos salives qui se mélangent dans ma bouche, tout m'enivre et me transporte. Oui... ce type est doué !

★

— Que dirais-tu de mettre des bijoux à tes tétons ?

— Ça doit faire vachement mal ! Je ne crois pas que ça me plairait. Non... je ne pense pas.

— Tu as une poitrine extra et je crois, moi, que contrairement à ce que tu dis, tu aimerais bien que je te fasse mettre des piercings.

— Jamais. Tu m'entends ? J'ai dit JAMAIS !

— Ne sois pas aussi réfractaire aux nouveautés. Ça donnerait un cachet certain à ta poitrine. Et puis regarde...

Il a pris ma main et l'a amenée jusqu'à sa braguette. Sous le tissu du pantalon, la barre est conséquente. Une semaine déjà qu'il me parle de ces foutus piercings. Il me tanne avec cette idée fixe de me transformer radicalement en salope. Le collier est toujours bien en place autour de mon cou, alors je n'ose plus sortir. C'est lui qui fait mes courses, lui qui revient chaque soir, comme le patron, à la maison. Nous sommes amants constamment. Il n'est pas de jour ou

de nuit où je ne sois prise, et... j'aime ça ! C'est idiot, la vie ; c'est con, une femme ? Moi en tout cas, je le suis totalement, crétine jusqu'au bout des ongles. Je m'installe dans un certain confort où il est le maître du jeu.

De plus en plus accro à cet homme, je me laisse guider comme une enfant. Je sais bien qu'il m'emporte vers des chemins où je vais me perdre. Je suis le petit Poucet, et lui c'est un ogre. Il va me dévorer, mais sa façon de s'y prendre au lit... ou ailleurs est de toute évidence son meilleur atout. Il a su ne pas revenir trop vite à ces jeux que nous avons étrennés lors de notre première rencontre. Mais je sens dans ses paroles, dans ses actes que ça le démange de plus en plus d'y retourner. Je vois arriver, gros comme une maison, le moment où je serai à nouveau confrontée à sa façon particulière d'envisager le partage.

Le pire de l'histoire, c'est que je n'arrive pas à me résoudre à lui demander de partir. Je me complais particulièrement dans cette espèce de no man's land ; je fraye dangereusement avec ses envies, frôle sans arrêt les limites, et je sais d'avance que je ne ferai rien pour ne pas retomber dans ses travers. Il me fait me vêtir de plus en plus souvent à son idée. Il a acheté des cuissardes, des jupes, et même du gloss qui me font ressembler à une pute. Pour le moment, je ne les ai encore portées qu'à la maison, pour le plaisir de ses regards. C'est ce qu'il me dit, mais je sens bien que ces petites attentions étranges sont l'arbre qui cache la forêt. Pourtant, je ne cherche pas à me dérober.

Alors que ce soir-là, quand il rentre aussi désinvolte que d'ordinaire, pourquoi devrais-je me méfier plus que d'habitude ? Puis quand devant la télévision le mousqueton de la laisse se clipse sur mon collier, il n'y a toujours pas péril en la demeure. L'histoire se corse un peu lorsqu'il me passe des bracelets aux poignets et chevilles, bien que je songe qu'il s'agit encore d'un de ces jeux d'où je vais ressortir vidée par ses caresses. Mais quand, étendue sur la longue table basse de mon salon, il me met dans la bouche

un bâillon boule et qu'il me lie les membres aux pieds du meuble, je commence à me dire qu'il va un peu loin. Un bandeau me rend aveugle pour un temps et ses pattes commencent de douces reptations sur mon corps toujours vêtu.

Je me trémousse, bien que bloquée dans une position assez peu aisée pour me défiler. Quand il me touche le sexe, je suis déjà au bord de l'explosion. Pas de répit, il ne m'en laisse aucun. Ses doigts me fouillent, entrent en moi, ressortent pour rechercher encore d'autres parcours qui me chatouillent tout autant. Puis ils refont le chemin inverse et je me pâme d'aise et d'envie. Mais quand il marque une pause et m'abandonne dans ma fâcheuse posture, je l'entends parler quelques secondes plus tard.

— Oui. Vous sonnerez et je vous ouvrirai. Vous serez là dans combien de temps ?

Il téléphone, et ce que j'entends ne semble pas être super bon pour moi. Mais allez crier avec un bâillon boule qui vous bloque les mâchoires ! Allez-y ! Vous verrez comme c'est peu facile. Je sens sa présence toute proche ; il est donc revenu dans le salon. Pas un mot. Il ne me parle pas, mais ses mains sont elles aussi de retour et elles glissent sur mes seins toujours emballés dans un soutien-gorge. Mon envie, un court instant en stand-by, remonte avec une fulgurance inattendue. Mais il a trouvé un de mes tétons qui pointe dans son bonnet. La pince formée de ses index et pouce réunis le fait tourner. La douleur n'est pas insurmontable, mais c'est un signe.

Je voudrais hurler pour qu'il me libère, qu'il n'a aucunement le droit d'inviter qui que ce soit sans mon accord, mais je suis incapable de prononcer un mot compréhensible. Les doigts étirent désormais l'autre sein et mon souffle est bien coupé par la pression plus prononcée sur son bout. Je ravale une larme et ma bave que j'ai bien du mal à juguler. Ensuite, ses paumes sont sur mes joues ; elles caressent mon front, lissent ma chevelure. Je reprends espoir. Ces attouchements magiques durent un long moment. Ils ne sont

interrompus que par un coup de sonnette à la porte. La panique me tenaille les tripes et j'ai des frissons alors qu'Hippolyte me délaisse pour aller ouvrir.

Les voix dans l'entrée... combien sont-ils ? Ils vont me trouver dans un état... Je suis affolée, mais toujours liée et à la merci des regards des arrivants.

— Salut ! Ah, elle est bâillonnée. Consentante. Et tu lui as dit ?

— Non. Mais ne te soucie pas de ça. Allons, Martin, entre aussi. C'est son baptême du feu ?

— Oui. Je ne l'emmène pas souvent avec moi, mais comme tu m'avais dit que c'est un vrai bijou...

— Alors ? Tu en penses quoi, Francis ? Je ne t'ai pas menti. Et toi, Martin, elle va te faire bander aussi ?

— Euh...

— Ben, mon gars, ne sois pas timide. Tu es là pour m'aider, mais nous allons sans doute aussi un peu... profiter de cette merveille.

— Tu me connais, Martin : je suis du genre « prêtreur ». Et toi, gamin, tu n'es plus vierge ?

— Non, Monsieur, j'ai déjà fait une fois...

— Tu peux m'appeler Hippolyte. Tu tâcheras d'être doux avec elle. Ah oui, pas de mots grossiers, d'accord ? C'est valable pour tous les deux. Je te connais, Francis, mais pas de ça. On joue, tu fais ce que je t'ai demandé, mais tu respectes cette femme. Elle s'appelle Claire.

— Comme tu y vas... Nous n'allons pas l'abîmer.

— Bon, allez, montre-moi le matos...

— J'en ai pris plusieurs ; tu choisis celles que tu veux.

— OK. Faut voir. Quant à toi, Martin, tu peux nous la conditionner, encore que j'aie déjà commencé. Il y a des ciseaux, là, sur la desserte. Ne t'occupe pas des fringues : tu peux les couper. Mets-la à poil pendant que je choisis.

— Monsieur Hippolyte...

— Arrête avec tes « Monsieur ».

— Le bandeau. Je l'enlève ou pas ?

— On verra tout à l'heure ; contente-toi de lui retirer ses vêtements sans la détacher. On te dira.

— D'accord.

Je reçois ces paroles comme autant de gifles. Ils vont me faire Dieu sait quoi et je ne peux même pas crier. Seuls de rauques gémissements s'échappent de mes lèvres distendues. Les pattes qui me touchent ne sont plus celles de mon amant attitré, et si j'ai bien tout suivi, il doit être très jeune celui qui vient d'attraper mon chemisier et qui ouvre les boutons un à un. J'en ai froid dans le dos, mais il ne me fait pourtant pas mal. Il se contente d'ouvrir et il me le tire par-dessus la tête. Le tissu se retrousse sur mes avant-bras. Je sens le frais des ciseaux et le bruit sec qu'il fait alors qu'il coupe les manches. Je suis en soutien-gorge.

Pour ma jupe, ça va plus vite et c'est moins compliqué. La fermeture sur le côté ouvre le seul pan qui la forme. Il suffit au type de tirer d'un côté et me voici en slip sur cette foutue table. Un long temps d'arrêt de l'officiant ; je suppose qu'il admire ce qui se trouve étalé devant lui. Puis les deux lames qui sectionnent les bretelles de mon cache-nénés, et elles me passent entre les seins. C'est fini : mes deux nichons sont à l'air libre. La main qui passe entre ma peau et l'élastique de ma culotte ne vient pas là pour me caresser. Deux clics sinistres et je suis entièrement nue devant celui qui vient de couper les jambières du slip.

— Voilà, Hippolyte : j'ai fait ce que vous m'avez demandé.

— C'est bien. Alors, tiens... tu sais comment on pose ça ?

— Oui, je vais trouver...

— Vas-y alors, on te regarde faire ; et sois doux.

— Vous avez une serviette ? Elle trempe la table...

— C'est bon, ne t'inquiète pas de cela. Fais ce que l'on te demande.

— D'accord.

Je suis tétanisée par la peur. Qu'est-ce qu'ils vont me faire ? Et Hippolyte commande ce gars dont la voix me paraît très jeune. Quant à l'autre, ses intonations ne me disent rien. Un inconnu et un gamin. Mais qu'est-ce qui se trame derrière mon bandeau ? C'est vrai que je n'arrive même plus à retenir ma mouille ; et l'autre qui en fait état... ça doit donc se voir. Je suis une salope ? Je mouille dans la peur. J'aime presque ça. Cette contrainte me rend folle mais me crispe assez aussi pour que mon ventre s'enflamme. Je suis donc cinglée ? Est-ce que c'est une réaction normale ? Et Hippolyte veut que l'autre me mette quoi ?

Je n'ai guère le loisir de me poser la question longtemps. Celui qui m'a défringuée a empoigné mon sein droit, et après l'avoir pressé comme pour en sentir la consistance, il s'est emparé de mon téton. D'abord il le fait rouler dans ses doigts comme s'il s'agissait d'une cigarette. Puis il tire dessus à me faire presque mal.

Un objet froid vient de passer de part et d'autre de ce petit pic qui s'est gorgé de sang sous la pression. Maintenant je sens qu'il compresse le bout de la tétine. Et ça me fait réagir brutalement. Je me courbe, m'arque sous la douleur incisive, mais l'autre se fiche bien de mes cabrioles et de mes beuglements. Il serre, et ensuite attaque le second nichon. Mais comme je sais ce qui va se passer, je me crispe bien davantage et j'ai franchement mal. Je hurle sous mon bâillon. Alors une paume passe sur mon front et j'entends comme un murmure :

— Calme-toi, ma belle. C'est juste pour te faire belle. Sois sage, ce ne sera pas bien long.

Il s' imagine que je vais lui obéir ? N'importe quoi ! Mais c'est vrai aussi que la compression de mes deux tétons est terminée et que si je ne bouge plus, je souffre moins.

— Voilà, c'est bien. Tu es une bonne fille. Je t'adore comme ça, calme. Nous allons te poser deux jolis piercings au bout des seins. Tu vas voir, c'est comme pour mettre des boucles pour les oreilles

et ça ne sera pas plus douloureux. Les étaux, c'est pour que tes bouts soient prêts à accueillir les boucles.

Je rue à nouveau, mais il s'en balance. Il se contente de lancer à celui qui vient de pincer les nibards :

— Martin, caresse-lui l'entrecuisse ; elle va avoir un peu de plaisir et nous pourrons la ferrer sans trop de douleur. Vas-y, lèche-lui la fente.

Une bouche est entre mes cuisses ouvertes. Je sens cette langue qui me fouille ; elle nage dans le liquide clair que ma peur me fait distiller. Et c'est vrai que ça me calme, mais pas suffisamment pour oublier qu'un objet appuie sur mon mamelon droit.

— Attends, Francis ! Une seconde : je veux qu'elle regarde ce que nous allons faire. Attends que je lui retire son bandeau.

Une trouille immonde me saisit. Je suis secouée de partout par des frémissements incontrôlables. Ils ne vont pas... non je ne veux pas... maman, j'ai peur ! S'il te plaît... Hippolyte, non... pas ça ! Je regarde, les yeux éperdus, les yeux brillants, ces trois hommes qui m'entourent. L'un d'eux à genoux tient une sorte d'énorme aiguille. Un plus jeune me lèche la chatte, et toi... toi, tu me câlines le front. Mais je ne peux toujours pas extraire de ma gorge autre chose que des grognements. Alors je ne vois plus que cette affreuse piqûre qu'il se prépare à me faire. Un morceau de bouchon est mis en appui contre mon téton, et soudain la douleur immense qui pénètre jusqu'à mon crâne. Elle me vrille la caboche, j'ai comme un voile rouge sur les yeux. Mais c'est rapide.

Le nommé Francis accroche un objet jaune brillant au bout de cette espèce de perforatrice qui repart dans l'autre sens. J'ai encore mal, mais c'est déjà beaucoup plus supportable. Et l'opération se répète sur l'autre sein. Mêmes causes, mêmes effets.

— Voilà, Claire, c'est fini... pour les seins. Regardez comme ça vous va bien.

Tu parles que ça me va ! Je ne vois que deux taches de sang qui coulent de ces sortes de bâtons qui sont enfoncés au bout de

mes nichons. Et Hippolyte qui tire délicatement dessus ravive la douleur. Alors l'autre, toujours à genoux, sort une boîte, et de celle-ci une pommade dont il enduit les deux blessures. En quelques secondes, plus aucune douleur.

— Je vous laisserai le gel ; il faudra en mettre sur les piercings pendant quelques jours. C'est magique, n'est-ce pas ? Vous verrez, d'ici une semaine comme vous serez belle avec ces bijoux de luxe.

— Bon, ne discute pas trop longtemps. Passons à la chatte, tu veux bien ?

Le plus jeune cesse ses va-et-vient sur ma fente. Et je crois que je crève de peur. Mais comment dire non alors que je suis liée sur une table ? Ce Francis, il s'est à nouveau accroupi entre mes cuisses et je sens la pression sur une de mes grandes lèvres. La douleur intense revient au grand galop. Et une fois encore, symétrie oblige, je subis un sort identique sur la seconde lippe. Je me cabre, mon corps se tend comme un arc, et la main sur mes tempes tente toujours de me calmer. Rien n'y fait jusqu'à ce que le gel vienne enfin soulager tous mes maux. Ils sont debout tous les trois devant moi et admirent le travail. Hippolyte me délivre les mains, les jambes, et je reste un long moment prostrée sur le tablier de bois. Petit à petit, mes muscles se relâchent.

— Viens voir, Claire. Viens avec moi.

Mon amant m'a aidée à me relever et me tient la main. Nous sommes désormais devant le miroir de la salle de bain. Entre mes cuisses pendent deux petites chaînes jaunes munies d'un anneau. Au bout de mes seins, deux traits terminés par deux boules de la couleur des chaînettes. Je suis ferrée, pareille à un animal, et j'en suis toute retournée.

— Tu es belle, n'est-ce pas ?

— Tu aurais pu me demander mon avis, non ? Je ne voulais pas ; il me semble que j'avais dit non !

— Personne autour de la table ce soir n'a entendu un seul « non » de ta part.

Devant une telle mauvaise fois, je reste scotchée. Salaud de mec ! Sa main sur mes fesses, elle glisse le long de ma raie. Je cherche à m'écarter mais il me rattrape.

— Il te faut encore payer nos amis, ma belle. Et je ne rigole plus. Maintenant, tu es ma chose ; tu vas les sucer et te laisser monter comme une belle pouliche. Compris ?

— Ça ne va pas, non ?

— Alors tu te prépares de beaux instants : je laisse Francis s'occuper de toi. C'est un vrai pervers, un petit vicieux. Tu veux vraiment y goûter ?

— Tu... tu es fou, tu deviens cinglé ! Arrête ça tout de suite ! Tu n'as pas le droit.

— Le droit ? Mais c'est pour les gens normaux, le droit. Toi, tu viens d'entrer dans une autre catégorie : celle des salopes, des putes, et je te jure qu'à partir de tout de suite tu vas filer droit. Tu veux du droit ? Eh bien c'est ton chemin qui est tout droit, là. File au salon, et à genoux pour une pipe de bienvenue. Allez, salope, on y va !

Il m'a tirée par les cheveux. Je pourrais crier. Qui va venir ? Mon appartement est isolé et mes plus proches voisins sont absents pour plusieurs semaines. Je suis au salon et les deux autres se sont défringués. Ils savaient donc ? Ils nous ont de toute façon sûrement entendus dans la salle de bain dont la porte était restée entrouverte. Mon Dieu, comment vais-je m'en sortir ? Le gentil Hippolyte, un vilain canard qui montre enfin son vrai visage. J'ai les tripes en compote. Elles se tordent sous cette panique qui m'habite. L'homme qui vit chez moi depuis quelques semaines s'avère être un pourri. Sa patte sur mon épaule me dirige vers le nommé Francis.

— À genoux, ma salope, et on suce mes amis. Compris ? Si elle fait ça mal, tu peux la corriger. Toi aussi, Martin, tu vas pouvoir la baiser comme tu voudras.

— Je pourrai...

— Oui, dis-moi.

— Je pourrai l'enculer ?

— C'est même conseillé : elle est très serrée par-là. Tu vas te régaler !

Ils parlent de moi comme d'un objet, d'une pute que l'on prend, d'un Kleenex dont on se sert et que l'on jette ensuite. J'ai des sanglots qui me secouent la poitrine. Quelques larmes qui montent toutes seules. Je suis à genoux devant celui qui m'a fait mal et sa queue flirte déjà avec mes lèvres. À peine entrouvertes, il la pousse violemment au fond, si vite que j'en perds la respiration. Et il reste là en butée, tout au fond alors que je me débats pour retrouver de l'air. Le gamin s'est couché sur ma moquette et sa tête s'est infiltrée entre mes deux gambettes. Il retourne à la source. Sa léchouille me fait presque du bien.

Tout va très vite. Il me broute le minou alors que je suis pistonnée par son pote. Hippolyte, assis dans un fauteuil, savoure la scène avec des yeux souriants. Il exhorte ses deux complices. Francis, lui, vient toujours à grands coups de reins faire claquer ses bourses contre mon menton et halète comme un soufflet de forge. La langue du jeune, si elle persiste à écarter mes grandes lèvres, est maintenant accompagnée par des doigts qui triturent les deux chaînettes qui pendent. Je n'ai mal nulle part, mais je subis les assauts de ces deux-là sous les regards de leur complice. Quand d'un geste rude, sans se préoccuper de son ami Martin, le type qui me lime la bouche me fait mettre à quatre pattes, il est raide comme un piquet.

Je suis tellement humide qu'il s'enfonce en moi sans l'ombre d'une hésitation. Je sens ce dard me pénétrer, et curieusement la tête du garçon se replace entre mes jambes, son corps sous moi. J'ai sa bite aussi au niveau du visage. Il m'attire vers ce nœud plus jeune, mais pas moins bouillant. Je suis baisée en levrette et je suce en même temps dans un soixante-neuf endiable. La carotte jeune remplace celle de ce Francis. Lui ahane en me pistonnant comme un taré.

— Merde, elle est trop bonne. Tu sais les dénicher, les cochonnes, toi ! Bon sang, et lui là en dessous qui me lèche la queue en même temps... c'est trop bien. Je peux lui gicler dans la chatte ? Tu le permets ?

Ce n'est pas à moi que ces mots sont adressés, mais à Hippolyte. L'autre, là, dispose de mon corps à son gré, finalement. Il m'a amenée là où il le voulait : je suis le paillason de ses amis, je sers de réceptacle à foutre. Et c'est vrai que je ressens vivement les contractions de sa bite alors que la minette n'est pas non plus terminée. La semence coule sans doute de mon con, et le lécheur doit en avoir aussi sur la langue. C'est impensable ! Je me mets à jouir sans plus de procès ; je suis la chienne qu'il voulait, la salope parfaite, quoi ! La bite a encore quelques hoquets avant de sortir de moi, mais Martin insiste sur cette fente qui refoule le sperme de son ami. Tout cela sous les yeux attentifs de leur ami, avachi dans son fauteuil.

Ça dure encore quelques minutes puis le jeune homme se redresse, les babines remplies de mes sécrétions mélangées à celles de Francis. Il se place de manière à ce que nos lèvres soient les unes sur les autres et je dois lui rouler une pelle baveuse. Mais, cerise sur le gâteau, il prend la place de son pote. La queue ne cherche aucun préliminaire. Elle cogne sur la porte de mon anus, et d'une seule poussée de son bassin il m'embroche comme un poulet. Je hurle sous le calibre qui s'enfonce dans mon cul, mais Martin me contrôle par les hanches. Maintenant ils sont deux spectateurs qui visualisent les assauts de ce presque gamin. Je suis secouée comme un prunier par les coups de queue de ce matador. Heureusement, sa jeunesse et son impatience ont raison de ses vibratos sexuels : il me pleure dans les entrailles et se retire sans que je n'aie pris dans son étreinte un quelconque plaisir.

Je reste prostrée sur la moquette maculée par endroits de taches sombres. Un grand silence envahit mon salon. Puis, alors que mes quinquets sont fermés, ne voulant plus rien voir, les bruits des zips

des braguettes que l'on referme me parviennent. Les deux intrus repartent comme ils sont venus. Reste Hippolyte qui s'est, j'en suis certaine, levé pour raccompagner ses deux copains. Il a beau faire le moins de bruit possible, même son souffle ne passe plus inaperçu. Je le maudis intérieurement de m'avoir fait... ça.

★

Nue sur la laine qui recouvre mon plancher, de l'amertume plein la caboche, je cherche comment faire pour revenir à une réalité plus prosaïque. L'homme est là dans un grand silence, à genoux près de moi. Lui se trouve également à poil totalement. Une de ses mains joue nonchalamment avec une chaînette qui bat contre ma cuisse.

— Ne me touche pas, veux-tu ! Plus jamais !

— Calme-toi, mon bébé ; ce n'était rien de plus qu'un jeu, un intermède ludique où tu avais le plus beau des rôles.

— Faire de moi une pute ou une salope, c'est donc juste un jeu pour toi ? Me ferrer comme une chienne ou une truie, c'est aussi très amusant ? Tu as de bizarres manières de voir les choses. Et demain, ce sera quoi ? Tu me tueras ou me feras des misères qui me feront souffrir pour ton seul plaisir ? Tu diras encore « c'est pour jouer » ?

— Mais non ! C'était juste ce que je voulais. Te voir avec ces piercings est une jouissance sans nom, et c'est... merveilleux. Dans un jour ou deux, tu les verras d'un autre œil.

— C'est toi que je ne verrai plus : je veux que tu quittes cette maison immédiatement et que tu ne reviennes plus jamais.

— Co... comment ?

— Oui, tu fous le camp de suite. Tu n'as plus le choix. Ce que tu m'as fait pourrait te coûter cher. Je ne porterai pas plainte si tu pars de suite et si tu ne cherches plus à me revoir. Dépêche-toi avant que je ne change d'avis. Je vais prendre une douche ; si à mon retour tu es toujours là, j'appelle la police.

— Mais... tu es folle ! Tu vas leur dire quoi ? Que je t'ai violée ?

— Tu veux écouter ? Alors regarde...

Je saisis mon téléphone et je l'allume. Voyant cela, Hippolyte s'est vivement levé. Il avance vers moi ; je recule. Mon appareil est toujours dans ma main. Puis il stoppe net sa progression vers moi.

— Bon, d'accord ! Tu as gagné, je m'en vais. Mais je suis sûr que dans moins d'une semaine tu me rappelleras, et ce jour-là tu devras ramper pour me demander pardon.

— Dégage ! Le fou, ici, c'est toi. Tu n'es qu'un salaud, alors compte là-dessus et bois de l'eau. Quant à tes joujoux, demain j'irai à l'hôpital pour les faire retirer. Je les mettrai à la poubelle. Prie juste le Ciel pour que personne ne me demande d'explications, parce que je débatterai tout.

Il est parti. Son départ n'a pas atténué ma colère, mais au moins n'ai-je pas face à moi l'instrument de celle-ci. Sur la table du salon, je l'ai vu déposer les clés de l'entrée et filer après s'être rhabillé. La douche ! Un endroit bien agréable pour me remettre un peu de cette folle soirée, un endroit qui voit les souillures disparaître. L'eau tiède me ramène à des sentiments plus sereins. Je passe et repasse sur mon corps endolori un gant d'éponge enduit d'un gel aux senteurs de lilas. Je frotte mes seins, mon ventre et ma chatte comme pour me débarrasser de toutes ces saloperies que mes deux baiseurs y ont déposées. Je m'arme de courage pour nettoyer chaque millimètre carré avec une vigueur spéciale.

Ensuite, debout devant la glace, je détaille plus précisément ces ornements idiots que ce Francis a plantés dans mes chairs. C'est vrai que mes seins ont légèrement gonflé, mais ces barres terminées par des anneaux sortant de part et d'autre de mes tétons ne sont visuellement pas moches. Je serre les dents en faisant tourner l'une de ces ferrures dorées. Mais curieusement, l'onguent puissant dont il a enduit mes mamelons m'empêche de sentir quoi que ce soit. Alors je fléchis légèrement sur mes genoux et, cuisses ouvertes, j'ose toucher les chaînes du même métal que les piercings de mes nichons.

Elles font environ huit-dix centimètres et un anneau pend au bout de chacune d'elles. Là, j'imagine aisément à quoi ils doivent servir. Mon esprit se remet en marche !

Une pointe d'envie refait surface sans que j'en prenne totalement conscience. Ma main devant le miroir joue avec ces petites choses qui se balancent au gré de mes caresses. Et immanquablement, je me sens fondre. Ma colère est retombée, et je sais... je sens que j'ai fait la bêtise de chasser cet homme qui me donnait un immense plaisir.

Je recherche mon téléphone, et les mots qu'il a prononcés me reviennent en mémoire : « Bon, d'accord ! Tu as gagné, je m'en vais. Mais je suis sûr que dans moins d'une semaine tu me rappelleras, et ce jour-là tu devras ramper pour me demander pardon. » Et ça fait à peine une heure que je l'ai mis à la porte. La sonnerie que j'entends... puis le son nasillard de la voix de la femme du répondeur, c'est un vrai calvaire pour moi :

— Vous êtes bien chez Hippolyte. Je ne suis pas là pour le moment, mais laissez un message et votre numéro ; je vous rappellerai dès mon retour.

J'hésite encore une seconde, et d'une voix que je m'efforce de garder neutre je lâche quelques paroles :

— Hippolyte... je me suis comportée comme une idiote. Reviens. Reviens ; je serai gentille et obéissante. Je serai ce que tu voudras que je sois... Reviens, je t'en supplie.

Je retrouve ensuite mon lit, mais pas le sommeil. Alors je revois ces scènes de la soirée, et immanquablement j'ai de nouveau envie de faire l'amour. Mais seule cette fois, pas moyen de faire autrement que de me caresser. Mon clitoris voit avec une certaine joie mon majeur et son plus fidèle allié, mon index, lui frictionner la tête. Je suis secouée par des spasmes rétroactifs et jouis bruyamment dans mes draps.

J'attends presque comme une délivrance le retour du Maître, mais vais-je vraiment devoir le payer cher ? Tant pis, c'est le prix à payer pour ce bonheur inouï qu'il sait si bien m'offrir.

Le petit matin me calme et mes yeux se mettent aux abonnés absents.

Il fera jour, tout à l'heure ; il sera temps d'aviser.

L'amour vache

Les nuits sont aussi longues que les journées. Interminables, invivables, dans une perpétuelle attente d'un appel, d'un signe qu'il se refuse à me donner. Je suis allée rôder près de chez lui, mais il ne s'est pas montré. Il fait la sourde oreille, ne répond à aucun de mes appels. Je suis comme une âme en peine et je vis ces moments comme de véritables cauchemars. Mon corps le réclame, mon esprit a besoin de lui. Il a réussi au-delà de toutes ses espérances sans doute à faire de moi un pantin incapable de vivre sans lui. Mais point d'Hippolyte, nulle part, et je continue à me désespérer. Contrairement à mes assertions du soir de notre querelle, j'ai gardé les bijoux, et le collier est toujours en place sur mon cou.

Je sens souvent – pour ne pas dire toujours – les regards curieux des passants médusés par cet ornement inaccoutumé. Bien entendu, avec un bon couteau j'aurais aisément pu sectionner le cuir ; mais non, je tiens à garder ce signe distinctif de mon appartenance à Hippolyte. Pourquoi ? C'est un de ces grands mystères qui font que nous autres femmes sommes bien femmes. J'erre dans ma maison, sans but précis, avec une sorte de fièvre chevillée aux tripes. Il me manque à chaque instant et je regrette ses amis aussi. J'ai besoin de me sentir remplie, de me sentir désirée, d'être prise, d'être j'oserais dire « baisée ». Mais rien, pas de signe de lui. Il me reste uniquement mes deux précieux bijoux sur la poitrine et les chaînettes du sexe.

Je pleure tout mon content. Le onzième jour, je commence à me dire qu'il ne reviendra pas, plus. Lors de mon petit déjeuner, je recharge mon téléphone qui s'est éteint faute de courant dans la batterie. Il est vrai qu'il passe la majeure partie du temps proche de moi, la nuit aussi, pour être certaine qu'il n'a pas appelé. Et lorsque je remets l'appareil en route après deux bonnes heures de mort apparente, un message apparaît. Fébrilement, je l'ouvre en tremblant. C'est lui. Oh, miracle ! Mes yeux parcourent les quelques mots : « Je vais t'envoyer une enveloppe, et si tu suis bien mes instructions je referai un pas vers toi. Mais n'oublie pas que tout se paie, et comptant parfois. »

J'oscille entre bonheur et peur. C'est sûr que je vais en baver, mais je crois que je tiens plus à lui que je n'ai la trouille. Toute la journée j'espère cet écrit qu'il m'a promis. Je fais les cent pas, je tourne en rond dans cet appartement qui devient trop grand, trop vide. Et à l'heure du dîner, je n'ai toujours aucune nouvelle d'Hippolyte. C'est donc décidé : je vais me doucher et je prendrai un somnifère pour passer une nuit plus longue, et surtout moins agitée. Dans cette foutue poitrine mon cœur bat à une vitesse vertigineuse et l'eau me ramène à des palpitations plus agréables. Je traîne un peu, encore pleine d'espoir. Demain sera un autre jour...

Le verre d'eau est sur la table de la cuisine ; à ses côtés trône le petit fuseau blanc du sommeil en comprimé. C'est au moment où je saisis le verre que mes doigts vont aussi attraper le cachet que je vois cette minuscule enveloppe glissée sous ma porte. Je repose tout, et les guibolles flageolantes je récupère le rectangle qui doit contenir... ce billet tant espéré. Mes doigts mettent un temps fou pour arracher le rabat de la missive. Et je lis ce qu'il veut. Il me demande juste de me rendre à un certain endroit dans un parc. Il déclare qu'il sera sur les lieux jusqu'à vingt heures et que si je ne viens pas il ne fera plus jamais un geste pour arranger les choses entre nous. Suivent ensuite des commentaires sur la manière dont je

dois me présenter. Il me veut en jupe et en chemisier, rien dessous. Pour les chaussures, il n'évoque rien de spécial. Par contre, je devrai sortir de ma voiture, passer un bandeau, me dévêtir et rester là sans bouger. Je n'aurais aucun mot à dire et devrai obtempérer à tous les ordres qui me seront donnés.

Je sais bien que c'est encore une connerie, mais je n'ai plus beaucoup de temps pour me rendre à mon rendez-vous. Quelle chance que je sorte de ma douche ! En quelques minutes je me retrouve à conduire sur une route secondaire, le GPS me guidant vers un point précis dont j'ai entré les coordonnées. Ce n'est pas très loin, mais la nuit est déjà tombée.

Je ne me sens pas très rassurée quand je suis sur place. Je fouille dans le vide-poche à la recherche de ce fichu bandeau. Il est là sur mes yeux, et comme le précise le courrier, à côté de mon véhicule je retire le peu de fringues que je porte. C'est vite fait. Sur une grande place vide, en pleine forêt, je suis aussi nue que dans la salle de bain. Je n'ai guère le temps de réfléchir.

— Salut, Claire. Tu es juste à l'heure.

La voix que mes oreilles captent ne me dit rien. Je ne connais pas ou ne reconnais pas cette personne qui vient de me saluer. Calmement, elle poursuit :

— Étends tes bras à l'horizontale devant toi.

Mécaniquement, mes mains se tendent dans le vide à hauteur de mes épaules et je sens les bracelets de cuir qui serrent de suite chacun de mes poignets. Puis mes mains sont rabattues en croix sur mon cou. Deux clics, et les voici attachées à l'anneau de mon collier. L'inconnu m'enferme les chevilles, pareillement à mes avant-bras. Je suis tirée par le cou, je dois avancer. Il m'a donc également posé une laisse ?

— Attention, il y a une marche ; lève le pied. C'est bien. Monte. Allez, grimpe !

Sous mes escarpins plats, je sens un plancher : un autre véhicule, assez haut puisque je me hisse debout sans problème dans l'endroit

que je ne vois pas. Le type qui me réceptionne n'est pas Hippolyte, c'est ma seule certitude. Il me parle sans violence, avec seulement une voix agréable, mais ferme.

— Mets-toi à genoux et ensuite couche-toi. Il y a une couche à ta gauche.

Je sens effectivement comme un matelas ou un lit, et conformément à ce qu'il me demande, je m'exécute. Je suis allongée sur le dos sur un matelas, j'en jurerais. Le bruit du moteur se fait entendre et la camionnette – ça doit en être une – se met en branle. Le gars qui m'a embarquée à bord n'est forcément pas seul puisqu'il a placé ses deux pieds sur mon ventre alors que nous roulons. Personne ne parle. Ça dure un long moment, mais dans le noir, les sensations sont trompeuses. Après de multiples virages, le chauffeur arrête enfin ce que j'assimile déjà à une bétailière. Mais c'est bien moi qui me suis fourrée dans ce pétrin.

Peur ou non, il est trop tard : je vais devoir assumer. Je me sens bien moins sereine au fur et à mesure que le temps s'écoule.

— Allez, la gazelle, sors de là ! Amène-toi !

Je me remets tant bien que mal sur mes deux pattes et je dois le suivre – enfin, je suis traînée plutôt – vers une source de lumière. Si le bandeau me laisse dans l'ombre, je sais sans la voir qu'il y a de la lumière. Puis des voix, beaucoup de voix et de la musique. Mais je ne vois pas la source des notes que je perçois.

— On peut maintenant retirer ton bandeau et t'asseoir. Tu restes sagement là ! On viendra te chercher. De toute manière, si tu essaies de t'enfuir tu n'iras pas loin, et je te prie de croire que tu le paierais cher.

Je suis murée dans mon mutisme et mes questions sont toutes sans réponse. Où suis-je ? Où est Hippolyte ? Mais surtout, surtout, que va-t-il m'arriver ?

Il fait nuit dans la petite piaule où l'on m'a débarquée. Je distingue vaguement des ombres tout près d'un banc sur lequel j'ai pris place. Il me semble que je ne suis pas seule. Au bout de

quelques minutes, mes yeux s'habituent à cette obscurité latente. Effectivement, nous sommes au moins trois, et ce sont des femmes. Elles aussi sont toutes nues. Elles aussi attendent je ne sais quoi, et aucune ne regarde les autres. Alors j'ose enfin ouvrir la bouche. Après un long silence, celle qui se trouve être la plus proche de mon siège me murmure tout doucement des mots que je ne comprends pas. Elle ne doit pas être française ou parler notre langue. Ce n'est pas fait pour me rassurer, mais au fond de notre réduit une petite voix, très jeune, s'élève :

— Taisez-vous ! Vous ne savez pas de quoi ils sont capables. Chut ! S'ils savent que vous vous parlez, nous allons toutes déroutiller. Et je peux vous dire que c'est dur.

— Mais enfin, que faisons-nous ici ?

— Nous allons être vendues.

— Vendues ? Ce n'est pas possible, ça !

— Mais si ! Ce soir, un mac ou un particulier va nous acheter. Si c'est un mac, eh bien nous serons putes à vie dans un claque clandestin. Celles, les mieux d'entre nous qui auront la chance de plaire à un riche Maître, seront un peu mieux loties ; enfin, jusqu'à ce qu'il se lasse et elles reviendront ici pour faire l'objet d'une autre vente.

— Comment vous savez ça, vous ?

— J'ai déjà été vendue une première fois, et ce soir un mac va m'embarquer, j'en ai peur.

— Mais... mais on ne peut rien faire ?

— Tu peux gueuler, mais ils vont tellement te tabasser que c'est pire encore, et surtout tu devras y passer quand même... alors choisis ! En douceur ou avec les coups... à toi de voir.

Je me tais et médite sur ce que je viens d'entendre. Pour me punir, donc, je vais passer par une vente aux enchères ? Une traite de femmes me semble incroyable à notre époque, mais mes tripes, elles, sont nouées, et j'en ai presque la nausée. Une porte vient de

s'ouvrir et un grand mec empoigne la petite jeune qui vient de nous expliquer.

— Allez ! Viens ici, toi ! Tu seras la première de la soirée.

Le bruit que je perçois, ce sont des chaînes qu'elle traîne à ses pieds. Elle est dans le rectangle de lumière et je la suis des yeux, celle qui part vers son destin. Un haut-parleur s'est mis en route et une voix d'homme se répercute jusqu'à nous. Les paroles que nous entendons ne laissent plus planer le moindre doute sur la véracité de son récit :

— Premier lot de la soirée... une jeunette de vingt-cinq ans. Elle revient de chez Maître Isidore. Il veut en trouver une plus fraîche et vous la remet en vente. Regardez-moi cette jolie croupe. Elle a connu le fouet, la cravache et tous les instruments du SM de bon ton. Elle a joui sous toutes les coutures. Mise à prix : dix mille euros. Allez, on y va ! Dix mille pour cette chatte. Qui fait une offre ? Ah ! Monsieur, là. Dix mille cent ; qui dit mieux ?

— Dix mille cinq cents.

— Bien ; à ma gauche, personne pour monter ? Elle peut encore servir une bonne dizaine d'années.

— Onze mille.

— Onze mille à ma droite ; qui dit mieux ?

— Personne ? Alors onze mille une fois, onze mille deux fois... onze mille... trois fois. Adjugée au monsieur, là. Elle est toute à vous. Une petite pause, le temps de boire un verre et on recommence ?

Les cris et les rires sont nombreux, signe qu'il y a foule dans cette salle à quelques mètres de la pièce où les femmes sont parquées. La jeune femme qui vient d'être l'objet de cet abject marchandage est ramenée dans la même pièce. Elle sanglote doucement. Je voudrais bien lui parler, mais j'ai peur aussi. Au bout d'un long silence qui me paraît correspondre à une éternité, la porte s'ouvre à nouveau et une autre fille passe de l'ombre à la lumière. Elle est comme nous toutes, livrée au débat financier que l'on perçoit dans ce que

j'imagine une salle. Ce sont des rires, des éclats de voix et des applaudissements sans fin.

Quand elle réapparaît dans notre antre, chacune d'entre nous se dit que cette fois ça va être notre tour. Les gaillards qui jouent les acheteurs font à nouveau une pause qui nous semble interminable. La porte s'ouvre une fois de plus et le cœur des femmes en attente bat plus fort. Le mien est sur le point d'exploser quand le type avance dans ma direction. La chaîne de mon cou est passée dans sa pogne et je suis tirée vers la fête. Il y a, dans ce vieux hangar, des spots lumineux partout. Je dois passer entre deux rangées de mecs qui ne se privent pas pour me donner de légères claques sur les fesses. Certains tendent les doigts pour soupeser mes seins.

Quatre marches me mènent sur une estrade en pleine lumière. Je suis placée au centre de celle-ci et je fais face à une meute d'hommes qui me dévisagent comme une proie future. J'en ai des frissons, et ma sueur doit couler de mon front sur mon visage. Je ne peux rien faire d'autre que subir. Un grand gaillard armé d'un micro est sur ma gauche et me désigne.

— Une bourgeoise que son mari ou compagnon vous offre pour le week-end. Elle ne sera esclave que le temps de payer sa dette. Elle n'a pas souvent servi. Regardez ces fesses, visez-moi cette paire de seins : un vrai bijou que son maître a rehaussé d'or et de brillants. Une jolie croupe, une chatte peu utilisée, et deux nuits pour l'heureux enchérisseur qui remportera la mise. Il aura le droit de cuissage dès la minute où il l'aura acquise et... payée, jusqu'à lundi matin, huit heures. Son maître la récupérera en bonne forme et sans trace trop visible. Je me fais bien comprendre ?

Des bruits, des cris hystériques fusent de partout. Je surprends des bribes de conversations, des mots peu amènes pour moi. Je me dis que ce n'est pas possible, qu'il ne va pas laisser faire une chose pareille, et pourtant... l'autre avec son micro recommence à haranguer les spectateurs.

— Alors on débute les enchères à cinq mille euros les deux nuits. Allez, cinq mille pour ces quarante-huit prochaines heures. Un amateur de jolie femme ? Une presque vierge. Qui est intéressé ?

— Six mille !

— Ah, voilà six mille par-là. Qui dit mieux ? Dix mille sur ma gauche !

Je n'en reviens pas : ils sont tous à crier, et le monsieur Loyal annonce des chiffres de plus en plus élevés. La somme monte et j'en prends un coup au moral. Vendue comme une jument, comme une bête... Je n'arrive pas à croire que je suis exhibée nue devant un parterre de dingues qui se bat à coup de billets de banque pour me sauter. Les hommes sont donc tous fous ? Et moi, la salope de service, celle qui montre son cul, je ne peux rien faire pour empêcher cela. Crier, pleurer ne servirait à rien. L'envie de vomir me reprend. Les esprits s'échauffent et une femme est montée sur l'estrade à côté de moi.

— Je paie, mais je veux voir la marchandise.

Dans la foule, c'est du délire. Des types avancent des chiffres et la femme est rejetée au bas des quatre marches. Elle rejoint la foule des anonymes qui se battent pour quelques heures à me faire des misères. Je ne sais pas si je vais pouvoir supporter ce truc plus longtemps. Mes jambes tremblent et il me semble que je ne vois plus rien qu'une sorte de voile. Les derniers enchérisseurs font des offres que je n'entends déjà plus, puis je suis tirée vers la salle par un gars à la carrure impressionnante. Je ne suis pas ramenée vers mes compagnes d'infortune.

— Bon, je t'ai payée suffisamment cher pour en avoir pour mon pognon. Je veux savoir si ça me convient. Ouvre la bouche ! Montre-moi tes dents. C'est vrai que tu as du chien. Bon, allons-y. On file d'ici avant que les fauves ne veuillent leur part du butin.

— ...

— C'est bon. Deux jours, c'est vite passé et tu n'as guère le choix. Tu vois où ça mène de faire la salope ?

Alors qu'il me parle, nous avançons vers un véhicule dont il ouvre le coffre. Il me lève comme un fêtu de paille et me voici allongée dans l'étroit compartiment qui se referme sur ma carcasse nue. Je reste dans cet endroit un temps considérable. Quand le coffre s'ouvre une seconde fois, c'est pour y loger un autre paquet, mais de sexe masculin cette fois. L'homme qui est jeté plus que posé près de moi me semble jeune. Il ne dit rien, et comme moi me paraît terrorisé. Je suis devant lui, en chien de fusil ; pas moyen de faire autrement. Il est nu lui aussi et je sens dans mes reins son ventre qui palpète contre mon derrière. Le véhicule démarre maintenant et le gars me parle à l'oreille :

— Qu'est-ce qu'il va nous arriver ?

— Je... je n'en sais rien. Je suis comme vous, vous ne l'avez pas remarqué ? Je suis aussi liée par les mains à un collier au cou. Mais vous avez aussi... été vendu ?

— Oui, et ils m'ont sodomisé devant tout le monde... Mon Dieu, que vont-ils nous faire ?

— Vous êtes qui ? Pourquoi vous trouviez-vous là ?

— Je passais dans le bois ; je me suis arrêté pour satisfaire un besoin urgent, et ensuite plusieurs hommes me sont tombés dessus et me voici ici.

— C'est quoi, ce que je sens dans mon dos ?

— Excusez-moi, mais la position, la promiscuité, je ne peux pas... Désolé, mais je ne commande plus mon sexe.

— Vous... vous bandez dans un moment pareil ?

— Pardon... je ne comprends pas ce qu'il m'arrive. Pardon...

— Hé ! Vous n'allez pas me brancher dans ce coffre, quand même ?

— Je ne peux pas trop reculer, vous savez. Mes mains sont attachées aussi sur mes reins.

Je n'y crois pas... Le type est raide comme un piquet, et dans cette inconfortable position je sens sa bite qui me touche les fesses. Elle s'est insinuée dans ma raie culière. Il bouge un peu, trop sans

doute, ce qui ne fait qu'aggraver la situation. Le sexe tendu glisse sur ma chatte, mais j'ai beau essayer d'y échapper, pas moyen. Un soubresaut de la bagnole propulse encore davantage contre moi le gars qui, finalement, ne cherche même plus à se retenir. La queue a trouvé toute seule la fente et il remue lentement les hanches par petites secousses. Il est en moi. Bizarrement, ça me donne un coup de fouet. Mon corps réagit.

Il réagit de manière favorable à cette intromission inattendue et intempestive. Je suis sautée dans un coffre gros comme un placard à balais et je me contente de subir, mes genoux touchant le fond de la malle, côté route. Lui se balance un peu plus et il me baise sans rien dire. Merde ! J'ai la rage, et pourtant mon ventre se délecte de cette venue impromptue. Bien entendu, les mouvements du gars n'ont pas l'ampleur nécessaire pour me provoquer un orgasme, mais c'est bon. J'en arrive à aimer cette autre pénétration pourtant particulièrement honteuse. Finalement, je l'absous : il est comme moi prisonnier de ces types, et il n'est pas vraiment responsable de cette érection spontanée.

Nous n'allons guère plus avant dans l'interlude plaisant de ce voyage ; la voiture s'est immobilisée et notre prison s'est ouverte. Je suis sortie par quatre bras puissants qui me jettent comme un paquet de linge sale dans une herbe haute. Mon compagnon est lui aussi extrait de l'espace exigu qui nous contenait pourtant tous les deux. Il est aussi balancé tout près de moi, et alors que je me relève, un des types s'aperçoit de l'érection de mon compagnon d'infortune.

— Non, ce n'est pas vrai... Regardez-moi ce cochon : il avait la trique ! Tu n'as quand même pas osé te taper notre joli petit lot ? Viens ici, toi.

Cette phrase menaçante m'est destinée. Et il arrive vers moi plus rapidement que je ne me déplace pour le rejoindre. Sa paluche me tripote l'entre cuisse. Il me fouille, et inévitablement il sent l'humidité due à la friction de la verge dans ma chatte.

— Mais si... ce fumier nous a grimpé notre bourgeoise. Tu ne perds rien pour attendre, sale chienne ! Et toi, tu mériterais...

Alliant le geste à la parole, il envoie une beigne au travers de la figure du pauvre type dont la caboche dodeline de droite et de gauche. À la pâle lueur des étoiles, il me semble voir briller des larmes dans les quinquets du garçon. Nous sommes maintenant entraînés vers une cabane au milieu de nulle part, jetés les deux dans une misérable chambre avec pour seul meuble un bat-flanc en rondins.

— Vous voici chez vous jusqu'au retour du Maître. C'est bien. Soyez sages. Toi le connard, si tu touches un seul poil du cul de notre poupée, tu es mort. Je me suis bien fait comprendre ?

Le jeune homme – enfin, je pense qu'il l'est encore – ne dit rien. Il se contente de secouer la tête de bas en haut. La porte se referme sur notre désarroi et notre solitude à deux. Le moteur du véhicule nous indique que nos gardes-chiourme sont repartis. Du moins l'un d'entre eux. Alors le gamin s'approche de moi.

— Tu ne veux pas essayer de me détacher ?

— Je ne sais pas si je vais y parvenir avec les mains accrochées à mon cou.

— Laisse-moi regarder... Ah oui, il y a deux mousquetons qui te retiennent les poignets. Tu peux te coucher dans mon dos ? Je vais tenter de les défaire.

— Tu crois que c'est bien prudent ?

— Tu as vu ce qu'ils m'ont fait ? Je ne vais sûrement pas attendre qu'ils reviennent pour me torturer ou me faire Dieu sait quoi.

— Bon, alors comment veux-tu que je me mette ?

— Tu t'allonges et je viens les mains contre ton cou. Après, on verra bien si j'arrive à te débarrasser de tes entraves.

Au bout de longues minutes, une de mes mains retrouve un semblant de liberté. Je m'efforce de décrocher la seconde. Me voici enfin libre de mes mouvements et j'entreprends de libérer aussi le

jeune homme. Il ne me faut pas plus de cinq bonnes minutes pour y parvenir. Nous sommes libres. À tâtons, nous cherchons la porte. Ces gaillards-là étaient tellement sûrs de leur coup qu'ils n'ont pas pris la peine de fermer la lourde. Nous sommes dehors, nus comme deux vers dans la nuit sombre. Nous longeons le chemin, nous écorchant les pieds sur des pierres que nous n'apercevons pas. Au loin, des phares nous signalent l'arrivée de quelqu'un. Nous plongeons les deux dans les fourrés, mais ce n'est qu'une fausse alerte.

Ces deux lumières sont passées à quelque cent mètres de nous à vive allure. Une route plus importante sans doute est par là. Quand nous y parvenons, nous la longeons, sans trop savoir dans quelle direction partir. À chaque bruit de moteur, nous nous réfugions soit dans le sous-bois, soit dans le fossé. Et finalement l'aube fait son apparition alors que nous voyons au loin quelques toits de bâtisses. Un village ? Peut-être. C'est avec joie que nous marchons plus rapidement sur l'asphalte. À la première demeure, je cours vers la porte d'entrée. Une vieille dame est là qui me regarde comme si elle voyait un fantôme.

— Mais... mais qu'est-ce que vous faites dans cette tenue ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Pouvez-vous appeler la gendarmerie ou la police, s'il vous plaît ?

— Oui, oui, entrez au chaud ; j'appelle la police. Tenez, mettez cela sur votre dos. Mon Dieu, que vous est-il arrivé ?

Le garçon qui m'accompagne me regarde et me passe un plaid que vient de nous fournir notre hôtesse. J'ai soudain moins froid. Il fait de même et nous buvons un café que la dame nous a apporté. De loin, un gyrophare se fait de plus en plus présent. Les policiers arrivent, et c'est un flot de questions. Mon compagnon répond à toutes, racontant son histoire. Puis c'est à mon tour. Je dis qu'un ami m'avait donné rendez-vous dans un endroit où deux hommes m'ont kidnappée. Ils veulent savoir le nom d'Hippolyte, alors je suis forcée de leur donner. Ensuite, l'adresse de ce dernier arrive

sur le tapis. Ils notent tout méticuleusement avant que nous ne soyons embarqués tous les deux dans une ambulance affrétée par les pompiers.

L'hôpital, un havre de paix, de calme et de douceur où je suis auscultée par un médecin femme qui me redemande ce qui m'est arrivé. Je suppose que pour le garçon dont je ne connais pas seulement le prénom il en est de même. Pour la énième fois, je répète mon histoire. Je n'ai bien évidemment pas de blessures apparentes, hormis quelques écorchures aux pieds. Je suis renvoyée chez moi avec une patrouille de police et je retrouve mon appartement avec un certain plaisir. Il me faudra demain aller signer ma déclaration au poste de police, mais je leur ai bien précisé que je ne désirais pas déposer de plainte contre qui que ce soit. S'ils ont été surpris, personne ne m'en a fait la remarque.

Une douche, une nuit de sommeil agité, et je prends un taxi pour aller récupérer ma voiture dans la clairière où je l'ai abandonnée. Elle n'a pas bougé et mon sac à main est toujours derrière le siège passager. Par contre, aucune trace de mes vêtements. Les policiers sont-ils déjà passés ? Ou bien serait-ce Hippolyte ou un de ses sbires qui les a récupérés ? Les clés de ma petite berline sont sagement dans mon sac. Je file vite de cet endroit sinistre. Direction le commissariat, où là je retrouve le jeune homme de la veille. Bien vêtu, dans une sorte de pantalon de toile claire, avec un chandail d'inter saison, il me paraît bien moins gamin que dans mes souvenirs.

Quand il me voit, il s'approche de moi, main tendue. Un sourire éclaire sa face joviale. Nous nous saluons poliment avant d'être séparément dirigés vers des bureaux différents. La fille qui me lit ma déposition me demande si je ne veux toujours pas déposer plainte, puis elle me fait signer la déclaration que je juge conforme à mes dires. Ensuite, je sors de là avec un soupir. Le garçon est là qui m'attend à l'extérieur.

— Je n'ai plus de voiture. Les gens qui m'ont enlevé me l'ont volée. Vous pouvez me déposer au centre-ville ?

— Oui, venez.

— Ils m'ont dit que vous ne vouliez pas porter plainte ; vous les laissez s'en tirer à bon compte.

— Ils ne m'ont pas vraiment fait de mal. Au départ, j'étais allée à un rendez-vous galant donné par un ami et... je ne veux pas lui faire d'ennuis.

— Je vous comprends, mais il est sans doute mêlé de près ou de loin à toute cette affaire puisque vous étiez au même endroit que moi et vendue aux enchères aussi. Je songe soudain que je ne me suis pas encore présenté... Laurent, technicien en informatique. Je réside au centre du village.

— C'est vrai. Je suis Claire, et j'habite dans la résidence là-haut.

Je montre du doigt une rangée de petits bâtiments de taille moyenne. Il suit des yeux ce que je désigne.

— Nous nous sommes tutoyés, hier, dans la tourmente...

— Oui. Je veux bien continuer, si ça ne te dérange pas, bien sûr. Nous pourrions aussi aller boire un verre ; tu veux bien, Claire ?

— Pourquoi pas ? Allez, monte je t'emmène.

Ce n'est pas vraiment long. Le village, c'est juste un gros bourg, mais on y trouve tout : supérette, restaurant, pharmacie, et plusieurs bars. Il me propose de nouveau de prendre un pot avec lui et j'accède à sa demande. Les rares clients sont tous des habitués, et personne ne s'occupe de nous. Laurent me raconte un peu de sa vie, son divorce, ses passions, et le temps passe vite. Une idée germe dans mon esprit :

— Tu veux partager mon dîner ? Nous pouvons aller chez moi, j'ai tout pour faire une dînette en tête-à-tête.

— Je ne sais pas... Je ne voudrais pas déranger ; et puis... après ce qui s'est passé dans la voiture...

— Nous n'étions plus nous ; et qui te dit que ça m'a déplu autant que tu veux le croire ?

— Bon, alors j'accepte avec joie, Claire.

Il est sur une chaise de ma cuisine et je prépare en chantonnant une omelette pour deux. Il s'est proposé et découpe sur une planche de la ciboulette qui se trouvait dans un verre d'eau. J'en suis presque heureuse. Nous n'arrêtons pas de rire, et ça fait un bien fou. Il me regarde à la dérobée, mais comme de mon côté j'en fais autant... nous arrivons à plonger nos yeux les uns dans les autres. Le mouvement de se lever pour pousser de la pointe de son couteau les morceaux de verdure dans mes œufs battus le fait s'appuyer contre mon dos en rigolant aux éclats. Je me retourne au lieu de m'écarter, et ce qui se mijote depuis quelques minutes ne se passe pas dans la poêle.

Il écrase ses lèvres sur les miennes, et ma bouche n'offre aucune résistance. Il m'embrasse et je me sens revivre. Ce baiser passionné m'entraîne dans un remue-ménage de mes sens hors du commun. Nous ne cherchons pas à nous désenlacer, trop heureux de ressentir cette attirance mutuelle. Je sais bien que c'est encore trop rapide, trop hâtif, mais je laisse aller la musique. Sa main est descendue sur mes reins ceints dans une jupe aux dessins de fleurs voyants. Elles me pétrissent le bas du dos sans que je ne m'en offusque vraiment. Et les baisers succèdent à d'autres baisers de plus en plus chauds. Notre dîner est aux oubliettes, passé au registre des pertes et profits.

Comment ma jupe se retrouve-t-elle sur le carrelage de la cuisine ? Pas besoin d'être devineresse pour savoir ce qu'il va se passer. J'ai, d'une patte agile, ouvert la ceinture de Laurent et me voici avec un boudin blanc dans la paume. Je fais les seuls gestes qui se font dans cette situation : j'astique lentement le manche que je tiens. Lui a découvert mes fesses, et la culotte qui les cachait file rejoindre le tas de frusques que nous avons jetées les unes sur les autres. Mon soutien-gorge fait partie du lot des abandonnés. Et lorsque ses doigts découvrent les petites barrettes

jaunes qui dépassent de part et d'autre de mes tétons, il stoppe net son inspection mammaire.

— Wouah... c'est chouette, ça ! Adeptes des piercings ?

— Humm, ils ne sont pas très vieux. Prends garde à ne pas me faire mal.

— Ne t'inquiète pas, je te promets d'être la douceur personnifiée, ma Claire. C'est si bon de redécouvrir ton corps dans des circonstances plus... enfin, moins spéciales.

— Je comprends. Cette chose-là, je la connais déjà sans vraiment la connaître. Elle m'a secourue dans un moment difficile ; je lui suis reconnaissante de cela.

— Et moi donc... Tu es belle... plus que cela encore.

— Chut ! Fais-moi l'amour, je crois que j'en ai envie. Attends, viens donc ici.

— Où veux-tu que j'aille ?

— Je m'étends là et tu viens en moi.

— C'est toi qui décides, ma belle.

— Oui ? Alors, viens... viens, je t'en prie !

Je me suis hissée sur le plateau de la table, là où initialement les assiettes devraient être posées. Il m'écarte les cuisses en les caressant doucement, et mes talons sur ses épaules, il me prend lentement. Ma chatte est devenue la cible de son vit qui se presse d'abord sur toute la longueur de cette fente qui pleure. Je suis bien. Il bande bien. Nous allons devenir de vrais amants. Les sens en éveil, je le laisse faire à sa guise. Il frotte sa pine sur tout le pourtour de mes lèvres, enfonçant seulement le gland entre les deux. Il fait aller et venir de haut en bas ce bouton rose qui m'obsède. Je me laisse bercer par le velours de la bête, qui chaudement s'imprègne de ma mouille. Et alors que je ne m'y attends pas, la tête s'engouffre dans la tanière et vient buter au fond de la cavité trempée.

Alors débute ce merveilleux corps-à-corps qui nous unit dans des soupirs identiques, indissociables. Nous ne faisons plus qu'un, oubliant les soucis d'un soir de folie. J'adore cette forme de bonheur,

cette pénétration tout en finesse. Elle me donne goût à y revenir et je rue désormais comme une damnée qui s'empale sur une queue bien ferme. Je me frotte contre son pubis et je sens les couilles de Laurent frapper mes fesses à chacun de ses coups de reins. La jouissance qui vient de concert chez lui comme pour moi nous rapproche mieux que des milliers de phrases. Nous finissons cette étreinte dans des baisers fougueux. Je me sens libérée d'Hippolyte et amoureuse de mon nouvel amant.



La vie est belle. Le ciel de cette nuit brille de milliers d'étoiles. Laurent me tient la main alors que les vagues de l'Atlantique nous lèchent les orteils. Mes cheveux flottent dans le vent et la vie nous sourit. Trois ans déjà que nous avons vécu les évènements qui nous ont finalement rapprochés. Les vacances de juillet sont une source de petits plaisirs. Nous sommes le long de ce littoral qui nous plaît tant. Personne sur la plage, personne à l'horizon, et nos bouches se retrouvent toujours avec le même bonheur. Il est beau et me répète sans cesse que je suis la femme de sa vie. Entre mes cuisses, sous le paréo qui lui aussi se soulève à la brise de mer, je sens se balancer deux chaînettes d'or. Elles sont toujours là, et mes seins nus sous la gaze du pauvre rempart qui cache ma nudité sont toujours ornés de deux petites barres spéciales.

Il me murmure des mots doux, des mots d'amour à l'oreille. J'adore les entendre, mais je préfère encore cette patte qui empaume la moitié de ma poitrine. Elle est vite remplacée par sa bouche de laquelle sort une langue gourmande. Il sait bien me donner toujours cette envie de lui faire plaisir... Nous roulons dans la bande de sable fin mouillé pour devenir des obstacles à la mer qui remonte.

— Je crois que nous sommes en marée montante, mon amour.

— On s'en fiche, Laurent. Prends-moi ici ; nous sommes seuls au monde, non ?

— Tu crois ? Pas de voyeurs à l'horizon ? Alors tant pis pour toi !

— Si des gens nous observent, ils en seront quittes pour se soulager à la main... à moins que ce ne soit des couples. Alors s'ils veulent se joindre à nous... qu'est-ce qu'ils attendent ?

Nous rions tous les deux en dansant, allongés dans la vague mourante. Il se vautre sur moi pendant que je crie pour la forme. Puis, alors qu'il s'apprête à me prendre, alors que je suis à genoux les jambes encerclées par l'eau qui monte, je tourne la tête vers lui.

— Embrasse-moi, idiot !

Il s'exécute ; j'adore son palot. Dès qu'il reprend son activité, je l'exhorte à être des plus tendres, à être le plus doux possible.

— Non, ma belle ; je veux de l'amour vache. Je veux t'entendre crier jusqu'au port de Saint Gilles.

— Vas-y doucement, tu veux ?

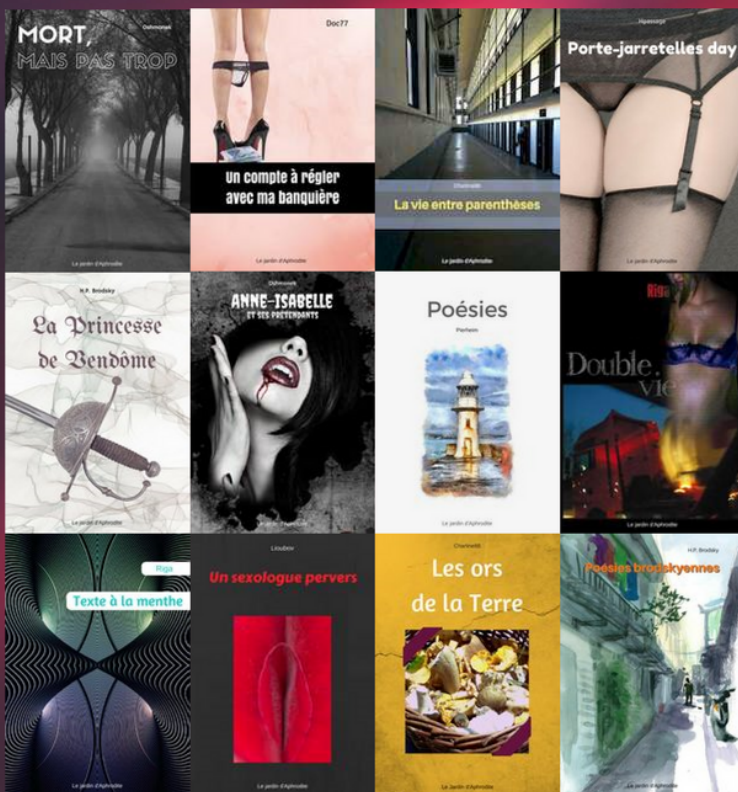
— Pourquoi devrais-je te ménager, ma dame ?

— Ben... parce que je ne suis plus aussi seule. Tu comprends ? Il ne t'a encore rien fait, lui...

Le reste se perd dans mes gémissements de femme amoureuse. Il aura fallu tellement de temps pour en arriver à un bonheur comme celui-ci ! Et le petit bonhomme qui pousse en moi – ou la petite femme –, évidemment... prenons-en soin.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite